



Mélanges offerts à Joudia Hassar Benslimane

# SIJILMÂSA, Porte de l'Afrique

Patrimoine en partage, site en péril

**Coordination**

**Elarbi Erbati et François-Xavier Fauvelle**



# Introduction





**Muraille de Sijilmâsa, telle qu'elle se présente aujourd'hui vue depuis le nord.**  
Cette muraille a été datée du 13<sup>e</sup> siècle [6<sup>e</sup> siècle de l'Hégire].  
Cliché : Mission maroco-française, 2014.

## Introduction

*Elarbi Erbati et François-Xavier Fauvelle*

Pendant sept siècles, du 8<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup> siècle de l'ère commune (du 2<sup>e</sup> au 8<sup>e</sup> siècle de l'hégire), les grands marchands du monde musulman, venus de tout le Maghreb, voire d'Égypte, d'Irak ou de Perse, avaient l'habitude de se retrouver à Sijilmâsa, dans le sud-est du Maroc actuel, en bordure du désert. Ils apportaient les marchandises destinées à la traversée du Sahara : les barres de cuivre ou d'argent, les sacs de cauris (des coquillages récoltés dans l'océan Indien), de la vaisselle luxueuse en céramique ou en cuivre, des bijoux, des tissus fabriqués dans les pays chrétiens ou musulmans, des livres, de l'équipement domestique tel que des couvertures, des lampes à huile. À Sijilmâsa, chacun de ces marchands s'installait pour plusieurs mois. Il faisait engraisser les dromadaires, achetait des provisions de dattes et d'autres nourritures pour la route, prenait toutes les dispositions financières nécessaires auprès des maisons de change musulmanes et juives de la ville. Il se munissait de lettres de recommandation pour son séjour de plusieurs mois au *Bilâd al-Sûdân*, le « Pays des Noirs ». Il embauchait des accompagnateurs et des gardes armés. Le jour venu, la caravane, formée de centaines, peut-être de milliers de dromadaires, se mettait en chemin en direction du sud, pour un voyage de soixante jours. Aux 11<sup>e</sup> et 12 siècles (aux 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> siècles de l'hégire), la destination était le royaume du Ghâna, dans le sud-est de la Mauritanie actuelle. Au 14<sup>e</sup> siècle (7<sup>e</sup> siècle de l'hégire), elle était le royaume







**Vue de Rissani depuis la « zone archéologique » de Sijilmâsa.**

Cliché : Romain Mensan, mission maroco-française à Sijilmâsa, 2012.

du Mâli, au Mali actuel. Leur séjour dans la capitale de ces royaumes durait plusieurs mois. Et puis la caravane se mettait à nouveau en route, cette fois en direction du nord, emportant avec elle des esclaves, de l'or, de la noix de kola. Souvent des marchands ou des pèlerins musulmans ouest-africains profitaient de la caravane annuelle pour faire la route jusqu'au Maroc. Pendant plusieurs siècles, Sijilmâsa fut ainsi un carrefour entre la région du Sahel et celle du Maghreb. Son déclin survient vers le 15<sup>e</sup> siècle (8<sup>e</sup> siècle de l'hégire), causé par le déplacement du grand axe transsaharien, qui relie désormais



le Touat et Tombouctou. Mais si la ville médiévale de Sijilmâsa tombe alors en ruines, l'oasis du Tafilalet connaît un renouveau politique au 17<sup>e</sup> siècle (au 11<sup>e</sup> siècle de l'hégire) sous l'impulsion des princes de la dynastie alaouites. Ceux-ci ravivent la mémoire du site, réhabilitent une partie des murailles, reconstruisent des ksours et établissent des mausolées. D'origine diverse (arabe, berbère, ouest-africaine), la population elle-même conserve des souvenirs fragmentés du passé glorieux de la ville.





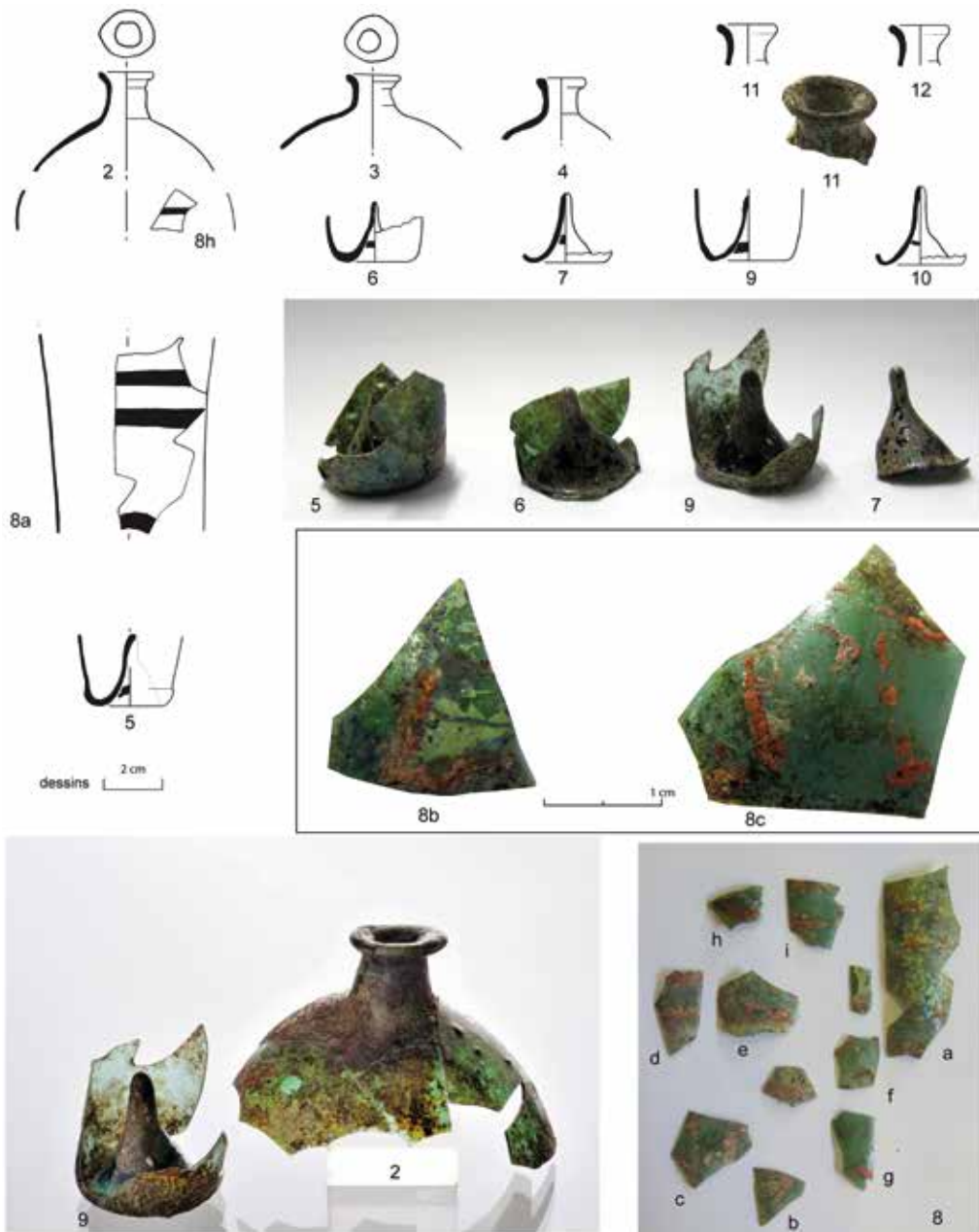
#### **Vue générale du site de Sijilmâsa.**

Le site est un promontoire archéologique où se mêlent des murs encore en élévation et des sortes de grands cratères, qui sont des vestiges d'habitation.

Cliché : Elarbi Erbatî, mission archéologique maroco-française, 2012.

Vestiges matériels et fragments de mémoire : voilà bien dans quel état se présente aujourd'hui Sijilmâsa, dans les faubourgs de Rissani, chef-lieu de la région du Tafilalet. Des fouilles archéologiques et des enquêtes y prennent place depuis plusieurs décennies. Mais retrouver ces passés enfouis se heurte à plusieurs défis, en particulier ceux de la destruction des vestiges et de l'indifférence. Ce livre voudrait rappeler que la connaissance et la préservation des vestiges est nécessaire à la construction d'un patrimoine commun pour aujourd'hui et pour demain. Il vise à faire revivre non pas seulement le passé, mais *les passés* de Sijilmâsa. Ces passés qui appartiennent aux Filali (les habitants du Tafilalet), aux Marocains, et plus largement aux citoyens du monde qui se reconnaissent dans cette histoire cosmopolite où se croisent les routes, les marchandises, les religions, les langues, les origines ethniques.





### Fragments de plusieurs flacons en verre de Sijilmâsa.

Le site livre d'abondants fragments de verre et de céramique, très rarement des objets intacts. Il faut donc un patient travail de restauration pour les reconstituer.



# Sijilmâsa et le commerce avec le Bilâd al-Sûdân





### **Une palmeraie contre le désert.**

La palmeraie du Tafilalet, moins densément habitée et bien entretenue qu'au cours des siècles passés, est aujourd'hui grignotée par le désert.  
Cliché : Romain Mensan, mission maroco-française.



# Sijilmâsa et le commerce avec le Bilâd al-Sûdân d'après les textes arabes (8<sup>e</sup>-14<sup>e</sup> siècle) (2<sup>e</sup>-7<sup>e</sup> siècle de l'Hégire)

*Hadrien Collet*

Ô voyageur pourfendant les déserts et les solitudes

∴ tu es bien guidé et embrassera un salut qui jamais ne lèse

Mets-toi en route à pas forcés de jour comme de nuit

∴ car tu y trouveras les astres brillants qui se lèvent

Emporte, que Dieu te garde, de ma part vers cet asile

∴ la bénédiction de celui dont sa renommée a agité la concupiscence

Dirige-toi vers les demeures de la tribu de Sijilmâsa

∴ ces foyers agrègent à la fois la gloire et la puissance

Salue ces tentes et leurs résidents

∴ comme un ami qui ne saurait être éloigné d'eux

L'affection que j'ai pour eux transit tous mes membres

∴ imprégnant mes os, mon sang et mes cheveux

C'est là la patrie de la religion, du bien, de l'orthodoxie

∴ combien de ceux qui sont montés dans son ciel sont des astres pleins

Ils forment un peuple dont la compagnie prévient de la misère

∴ parmi eux les massifs de fleurs s'ouvrent et diffusent leurs parfums

Cette pièce de poésie, composée en l'honneur de la venue à Sijilmâsa du premier prince du Tafilalet Moulay Alî al-Shârif (1588-1659) (997-1069 de l'Hégire), est rapportée par le chroniqueur marocain al-Ifrânî (1670-1747) (1080-1156 de l'Hégire). Elle illustre les deux spécificités de la ville à l'époque moderne. Elle est d'une part, depuis le Moyen Âge, une base arrière à partir de laquelle sont lancées les tentatives de conquête du royaume marocain ; elle s'impose, d'autre part, comme un centre de sainteté grâce aux grands mystiques soufis qui la prennent pour demeure. Sijilmâsa a su conserver une renommée qui lui vient de la période médiévale où elle compta assez tôt parmi les villes les plus importantes de l'Afrique du Nord, entre les rives de la mer Méditerranée et les premières immensités du désert, en tant que centre économique de premier plan.



**De nombreux mausolées de soufis ou de shérifs se dressent aux alentours des ruines de Sijilmâsa.**

Ils ont été érigés au cours des siècles postérieurs à la ruine de la cité médiévale.


Aquarelle : Christian Darles, mission maroco-française.

Coincé entre le désert du Sahara et les montagnes du Haut Atlas, situé sur une terre déjà aride mais irriguée par des oueds généreux permettant le miracle oasien, le site offre l'isolement géographique et l'autonomie parfaits aux Banû Midrâr, des Berbères musulmans d'obédience kharidjite sufrite, qui établissent la ville de Sijilmâsa et en font la capitale d'un émirat en 757-58 (140 de l'Hégire). C'est sous le règne d'al-Yasa' (790-823) (174-208 de l'Hégire) que la ville se dote de remparts, d'un palais, d'une grande mosquée et de bains publics. Dès cette époque, Sijilmâsa devient l'un des principaux ports caravaniers à partir duquel s'organise la traversée du Sahara vers le *Bilâd al-Sûdân* ou « Pays des Noirs », très tôt connu dans la science géographique arabo-musulmane comme le pays de l'or. L'itinéraire saharien relie alors Sijilmâsa à la ville d'Awdaghust, cité-État elle-même oasienne qui attend les voyageurs au Sahel occidental à leur sortie du désert.

Le voyageur Ibn Hawqal, qui visite la ville en 951 (340 de l'Hégire) et voyage le long de la route de Sijilmâsa à Awdaghust, décrit l'incroyable prospérité de la ville et les grandes richesses accumulées grâce au commerce transsaharien. Il précise notamment avoir vu à Awdaghust un acte signé (*ṣakk*) ayant valeur de lettre de change d'un montant de 42 000 dinars payable à Sijilmâsa. Ce qui montre à la fois la richesse de la ville, dont les maisons de commerce possédaient une trésorerie importante, et le haut degré de sophistication de ce négoce. De sa fondation à 1053-1054 (445 de l'Hégire), la ville connaît différents maîtres politiques, mais s'impose comme le centre économique où l'on peut se procurer l'or rapporté du Bilâd al-Sûdân par les marchands. C'est dans ses ateliers notamment que sont frappés les dinars d'or du Maghreb. L'or récolté dans les gisements aurifères des régions de savane d'Afrique de l'Ouest remontait en direction du nord vers Sijilmâsa pour ensuite irriguer le monde musulman et méditerranéen jusqu'en Orient.

Sijilmâsa ressemble à Kairouan concernant la salubrité de son air et son voisinage des steppes désertiques, son commerce continu avec le Bilâd al-Sûdân et les autres pays, ses profits abondants et ses caravanes se succédant à la chaîne, la dignité de ses habitants dans leurs actions, la plus haute perfection de leurs mœurs et leurs accomplissements. Ils se distinguent dans leur manière d'être de la mesquinerie des autres gens du Maghreb dans





leur façon de traiter autrui et dans leurs coutumes, agissant avec une grande franchise. Ils sont connus pour préférer les actions de grâce et pour pencher, dans leur rapport les uns aux autres, du côté de l'humanisme et de la générosité. Et même s'il y a entre eux de vieux contentieux et querelles, ils les mettent de côté en cas de besoin et les rejettent au loin en raison de la noblesse, la miséricorde et la générosité innée qui les caractérisent, et de la bonne éducation de leurs âmes qu'ils ont acquise lors de leurs nombreux voyages, au cours des longues périodes loin de leurs demeures et d'éloignement de leurs patries. Je suis entré à Sijilmâsa en l'an 40 [340/951-2] et je n'ai pas vu ailleurs dans le Maghreb autant de cheikhs de si belle conduite, habités par la science au point de l'avoir aussi comme sujet de plaisanterie. Ses habitants tendent à l'ouverture d'esprit, esprits qui sont de la plus haute tenue, élevés au-dessus des autres. Les seigneurs des autres villes leur sont inférieurs en opulence et en bien-être, mais s'en approchent, par leur solidarité, en qualité, et leurs circonstances y ressemblent.

Deux événements rapprochés dans le temps ont contribué à renforcer le statut de Sijilmâsa comme l'une des « capitales économiques » du nord de l'Afrique. Le premier événement est l'essor du royaume du Ghâna et de sa principale ville-marché, Kumbi, dans l'extrême sud-ouest de la Mauritanie actuelle. Dès lors, un nouvel itinéraire s'impose vers le milieu du 11<sup>e</sup> siècle (4<sup>e</sup> siècle de l'Hégire) pour traverser le Sahara. Il emprunte un chemin qui passe par la *Majâbat al-kubrâ*, « la grande solitude », une voie pénible mais directe qui ne traverse plus les zones habitées de l'Adrar mauritanien et évite donc d'être taxée par des intermédiaires. Pendant un peu plus de trois cents ans, cette route profite autant au royaume sahélien qu'à la ville du Tafilalet., d'autant qu'elle permet de passer par les mines de sel de Taghâza, dans l'extrême nord du Mali actuel (le sel est une denrée très prisée au Sahel). Le deuxième événement est la conquête de Sijilmâsa par les Almoravides en 1053-1054 (445 de l'Hégire). L'importance économique



de la cité au bord du désert n'avait pas échappé aux Berbères sahariens. Le nouvel empire, qui contrôle le Maroc et la partie occidentale du Sahara jusqu'au Sahel renforce encore l'importance de Sijilmâsa et accroît davantage sa prospérité. Le géographe andalou al-Bakrî en donne une description vers 1068. Outre sa puissance économique, il la décrit comme une grande ville, prospère et luxuriante, bien bâtie et agréable à vivre. Les dinars almoravides frappés dans les ateliers monétaires de Sijilmâsa acquièrent rapidement une renommée internationale, presque unique dans l'histoire de l'Islam médiéval. En dépit d'une position géographique éloignée des centres de pouvoir marocains, la cité oasienne constitue la « porte » des flux économiques transsahariens. Du 8<sup>e</sup> siècle à l'extrême fin du 14<sup>e</sup> (2<sup>e</sup> siècle au 8<sup>e</sup> siècle de l'Hégire), si l'on veut effectuer la difficile traversée du Sahara par une route offrant la plus grande garantie de succès, c'est de Sijilmâsa qu'il faut partir. Tous les géographes et historiens écrivant avant le 15<sup>e</sup> siècle (9<sup>e</sup> siècle de l'Hégire) insistent sur le carrefour que constitue Sijilmâsa, tant pour le commerce de l'or que comme lieu de rencontre où s'échangent les nouvelles du monde.

Les changements de dynastie se sont souvent accompagnés de la conquête de Sijilmâsa et de destructions. Mais le passage de la cité sous le contrôle des Almohades (de 1148 à 1255) (de 543 à 653 de l'Hégire) puis des Mérinides (de 1274 à 1393-1394) (de 674 à 796 de l'Hégire) n'entrave pas la prospérité de la ville. L'historien andalou Ibn al-Khatîb (mort en 1375) (en 776 de l'Hégire) a relaté l'histoire de la famille des Maqqarî, dynastie de marchands transsahariens. Les frères Maqqarî s'étaient constitués en société à parts égales et avaient structuré leur réseau commercial le long de l'axe Tlemcen-Sijilmâsa-Oualata (en Mauritanie). Selon Ibn al-Khatîb, Sijilmâsa jouait un rôle particulier dans ce système, un rôle que nous qualifierions aujourd'hui volontiers « d'intelligence économique ». En effet, les royaumes sahéliens taxaient plus ou moins lourdement certains produits, en fonction de l'évolution de l'offre



### La mission maroco-française à Sijilmâsa.

Chaque année depuis 2012, chercheurs, étudiants marocains et français, et ouvriers des environs de Rissani effectuent des fouilles archéologiques à Sijilmâsa.  
Cliché : Mission maroco-française, 2014.



et de la demande. Pour des marchands qui devaient entreprendre la traversée depuis Sijilmâsa, il était donc nécessaire de connaître quels produits importer du nord afin de garantir l'obtention des produits désirés au sud. Dans la première moitié du 13<sup>e</sup> siècle [7<sup>e</sup> siècle de l'Hégire] par exemple, le principal produit demandé par le royaume de Ghâna, en échange duquel un marchand du Maghreb pouvait se procurer de l'or, semble avoir été le cuivre. Quoiqu'il en soit, les informations économiques reçues à Sijilmâsa permettaient de connaître les marchés lointains. Ce qui explique que nombre de maisons de commerce, comme celle des frères Maqqarî, y avaient leurs agents. Ibn al-Khatîb nous dit qu'au moment où le sultanat du Mali fit la conquête d'Oualata dans la seconde moitié du 13<sup>e</sup> siècle [7<sup>e</sup> siècle de l'Hégire], la fortune des frères Maqqarî fut d'abord durement affectée. Puis les frères Maqqarî négocièrent un nouveau droit d'exercice dans la ville sahélienne et leur fortune, nous dit le chroniqueur, atteignit des sommets jusqu'alors inégalés.






Un reste de dallage mérinide dans le secteur de fouille.

Ce reste de dallage en carreaux de terre cuite est tout ce qui reste d'un sol d'une vaste habitation de la fin du 13<sup>e</sup> siècle [fin du 7<sup>e</sup> siècle de l'Hégire].



Le paradoxe de Sijilmâsa vient à la fois de sa centralité économique et de sa marginalité géographique. Ce paradoxe s'illustre à l'époque mérinide. Les Mérinides mirent en effet près de vingt ans à contrôler la ville (1255-1274) (653-674 de l'Hégire). Même pendant leur domination, la cité fut le théâtre de luttes intestines entre des prétendants rivaux au pouvoir. Le diplomate marocain Hassân al-Wazzân, connu en Europe sous le nom de Léon l'Africain (mort vers 1555) (962 de l'Hégire), signale d'ailleurs que les habitants de Sijilmâsa auraient eux-mêmes décidés de sortir de cette domination en assassinant le gouverneur mérinide en 1393-1394 (796 de l'Hégire), mettant ainsi fin à l'ère de domination des dynasties berbères sur la région du Tafilalet. Toutefois, les bonnes relations entre les sultans mérinides du Maroc et les *mansa* (titre royal) du Mâli assurèrent à cet axe commercial et à Sijilmâsa une dernière période de rayonnement international avant un déclin aussi rapide qu'irréversible vers le début du 15<sup>e</sup> siècle (début du 9<sup>e</sup> siècle de l'Hégire). Ibn Battûta a témoigné de ce dernier moment d'apogée. En effet, lorsqu'il se rendit au royaume du Mâli en 1352 (753 de l'hégire), c'est à Sijilmâsa qu'il séjourna plusieurs mois afin d'y préparer la traversée du Sahara en caravane.

J'arrivai à la ville de Sidjilmâsa qui compte parmi les villes les plus excellentes. On y trouve beaucoup de dattes délicieuses, comme dans la ville de Basra, [connue pour] son abondance en dattes. Cependant, les dattes de Sidjilmâsa sont meilleures, notamment la variété îrâr, qui n'a pas son pareil dans les [autres] pays. J'y logeai chez le juriste Abû Muhammad al-Bushrî dont j'avais rencontré le frère à la ville de Qanjanfû en Chine. Comme ces deux frères vivaient loin l'un de l'autre ! Mon hôte me traita avec la plus haute distinction et les plus hauts égards. J'achetai à Sidjilmâsa des chameaux que je fis engraisser pendant quatre mois. Puis, au début du mois d'Allah de Muharram de l'an 53 [753/février 1352], je partis avec une caravane dirigée par Abû Muhammad Yandakân al-Massûfi, que Dieu lui fasse miséricorde, avec une assemblée de commerçants de Sidjilmâsa et d'ailleurs [en direction du Bilâd al-Sûdân].



Vers le 15<sup>e</sup> siècle (9<sup>e</sup> siècle de l'Hégire), l'activité économique se déplace mais le nom de Sijilmâsa et sa renommée demeurent. La notoriété médiévale et la postérité de Sijilmâsa sont dues à son importance économique pendant les siècles du Moyen Âge. Mais on ne peut résumer le rôle de Sijilmâsa dans le système « global » du commerce transsaharien à la seule opportunité que représentait la ville pour des élites marchandes et des pouvoirs politiques venus de l'extérieur. Car le succès de Sijilmâsa fut aussi, et peut-être d'abord, celui de ses habitants. Des habitants qui réussirent à exploiter l'environnement de l'oasis. Chez beaucoup d'auteurs arabes, Sijilmâsa était célébrée pour son agriculture et la qualité de ses dattes notamment. Seul ce dynamisme agricole de l'oasis environnant la ville permit d'offrir les services indispensables à la traversée du Sahara, comme l'alimentation des hommes et le fourrage pour les animaux. C'est donc aussi grâce à une symbiose entre la ville et l'oasis que Sijilmâsa a pu connaître un tel destin.

أيا راحلا يطوي المفاوز والقفرا .: رشدت والقيت السلامة والخيرا  
ترحل وجد السير يوما وليلة .: وسافر تجد ما في مطالعها زهرا  
حمل حماك الله مني الى الحمى .: حية مشتاق تهيجه الذكر  
وام ديار الحي من سجماسة .: فتلك ديار جمع العز والفخرا  
وسلم على تلك الخيام وأهلها .: سلام محب لم يطق عنهم صبيرا  
فعندي لهم حب جرى في جوارحي .: وماز مني العظم والدم والشعرا  
فتلك بقاع الدين والخير والهدى .: فكم مرتقي في سماها سمى بدرا  
هم القوم لا يشقى بهم جلساؤهم .: يضوع عبير الزهر من بينهم نشرا





# La communauté juive de Sijilmâsa





### **Cimetière juif de Sijlmâsa.**

Le cimetière juif de Sijlmâsa est établi sur une butte qui préserve les vestiges archéologiques d'une zone d'artisanat médiévale. Les tombes sont entretenues par la communauté juive de Rissani, aujourd'hui réinstallée en Israël.

Cliché : François-Xavier Fauvelle, mission maroco-française, 2011.




## La communauté juive de Sijilmâsa

*Judith Olszowy-Schlanger*

Le géographe andalou al-Bakrî, écrivant à Cordoue vers 1070, évoque la présence juive à Sijilmâsa dès la fondation de la ville, au 8<sup>e</sup> siècle (2<sup>e</sup> siècle de l'Hégire). Nous ne possédons pas de textes ou de témoignages archéologiques de cette présence précoce. Mais à partir du 10<sup>e</sup> siècle (4<sup>e</sup> siècle de l'Hégire) et jusqu'à son déclin au 15<sup>e</sup> siècle (9<sup>e</sup> siècle de l'Hégire), Sijilmâsa apparaît dans de nombreux documents comme le centre d'une communauté juive bien établie, aussi bien opulente que savante.

Les plus anciennes sources documentaires concernant les juifs de Sijilmâsa proviennent de la genizah du Caire. Dans le judaïsme, la genizah est un lieu où l'on dépose des livres et des documents sortis d'usage. Le fait que ces écrits puissent contenir le nom de Dieu leur confère un statut de sacralité qui interdit leur destruction délibérée. Déposés dans une genizah, ces « déchets » encombrant mais sacrés se décomposent de manière naturelle. Une telle « nécropole » de vieux manuscrits et documents fut découverte au 19<sup>e</sup> siècle (13<sup>e</sup> siècle de l'Hégire) dans la synagogue Ben Ezra à Fustât (Vieux Caire). Les quelque 350000 fragments qui la composaient constituent aujourd'hui la principale source de nos connaissances au sujet des communautés juives médiévales d'Égypte et au-delà, notamment du Maghreb, et en particulier de Sijilmâsa. La présence de documents concernant Sijilmâsa à Fustât résulte de contacts et d'échanges commerciaux et intellectuels intenses entre les communautés juives à l'époque médiévale. Si l'origine des juifs dans le pays berbère fait l'objet de légendes qui la font remonter à l'antiquité, il semble en revanche avéré que plusieurs juifs de Sijilmâsa sont originaires d'Iraq, région avec laquelle ils maintiennent des rapports bien documentés du 10<sup>e</sup> au 12<sup>e</sup> siècle (du 4<sup>e</sup> au 6<sup>e</sup> siècle de l'Hégire). Les juifs de Sijilmâsa s'établissent aussi en Ifrîqiya (la Tunisie actuelle) et en Égypte.






Même s'ils sont présentés par al-Bakrî comme d'excellents maçons, les juifs de Sijilmâsa furent surtout des marchands. Ils participèrent pleinement au commerce à longue distance dont Sijilmâsa fut un des principaux carrefours. L'oasis du Tafilalet assurait une production agricole abondante et l'artisanat local, notamment le tissage de la laine, jouissait d'une renommée internationale. Mais la source de la prospérité des marchands juifs de Sijilmâsa, tout comme celle des marchands musulmans, a surtout à voir avec la situation de cette cité au carrefour des routes caravanières reliant l'Afrique subsaharienne avec la côte méditerranéenne du Maghreb puis, de là, avec la péninsule Ibérique, avec les grands centres urbains de l'Ifrîqiya, tels que Kairouan et Mahdia, avec l'Égypte et la Mésopotamie lointaine, ou même, au 12<sup>e</sup> siècle [au 6<sup>e</sup> siècle de l'Hégire], avec le Yémen et l'Inde.

Les juifs de Sijilmâsa formèrent des réseaux et partenariats d'affaires (*ṣubba*) avec les marchands juifs d'autres villes nord-africaines. Plusieurs membres de tels réseaux sont attestés dans la genizah du Caire sous le nom de « Sijilmâsî », la nisba géographique qui indique qu'ils sont originaires de l'oasis marocaine. Vers 1015, un homme d'affaires de Kairouan, Joseph ben Berakhyah, sollicite un agent commercial de Fustât, Joseph ibn 'Awkal, pour l'aider à régler une question d'héritage des biens d'un riche marchand, Yifrah al-Baghdâdî, décédé à Sijilmâsa. Joseph ben Berakhyah est informé du décès de Yifrah par les juifs de Sijilmâsa qui lui demandent de notifier ses héritiers et partenaires d'affaires à Kairouan et Fustât, puis de leur transmettre la décision du tribunal rabbinique concernant la liquidation des biens du défunt. Outre les biens dont il était propriétaire à Sijilmâsa, nous apprenons que Yifrah avait effectué des investissements à Kairouan. Une autre lettre conservée dans la genizah du Caire, envoyée de Bagdad dans la seconde moitié du 12<sup>e</sup> siècle [6<sup>e</sup> siècle de l'Hégire], raconte la rencontre de l'expéditeur, un marchand de Fustât, avec un marchand de Sijilmâsa. Il demande à sa famille en Égypte de faire bon accueil à son nouvel ami qui, en route vers le Maroc, passera bientôt par Fustât.

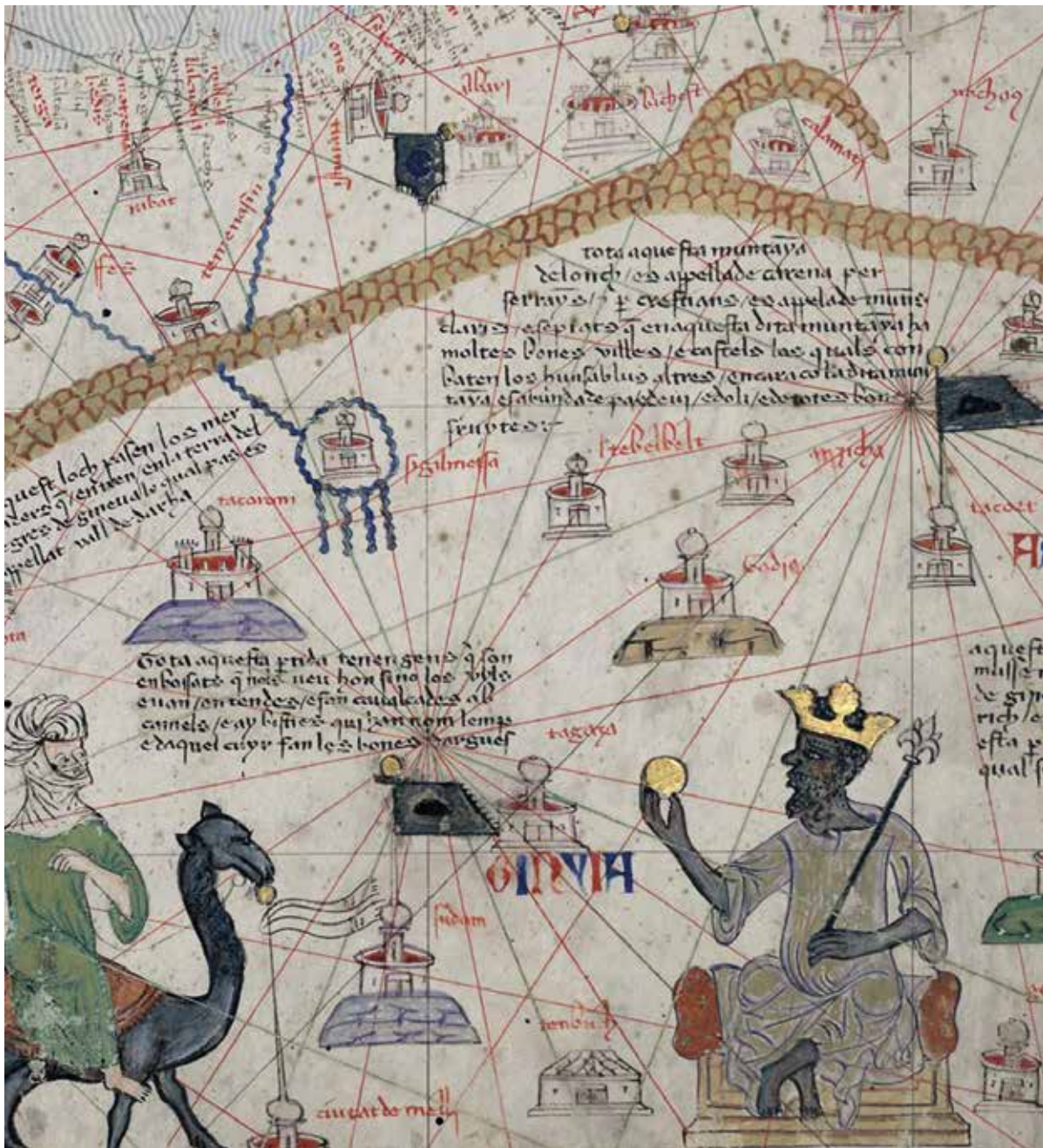
Les juifs de Sijilmâsa connurent d'abord un temps de paix et de prospérité, au temps de l'émirat kharijite, aux 8<sup>e</sup>-9<sup>e</sup> siècles (2<sup>e</sup>-3<sup>e</sup> siècle de l'Hégire) et plus tard, malgré quelques tensions, sous les Fatimides qui dominent la ville entre 909 et 976/7 (entre 296 et 366 de l'Hégire). Mais les 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> siècles (les 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> siècles de l'Hégire) furent pour les juifs de Sijilmâsa un temps de persécutions. La prise de la ville par les Almohades en 1146 (540 de l'Hégire), les conversions forcées et les massacres, puis l'arrivée des rescapés en Égypte sont décrits dans une lettre envoyée en 1148 (542 de l'Hégire) par Solomon ha-Kohen de Fustât à son père, originaire de Sijilmâsa, qui était alors en voyage d'affaire à Aden. Le grand poète, commentateur et savant Abraham ibn Ezra, lui-même un Andalou exilé en Italie puis en France, déplore dans une élégie le sort des communautés de Sijilmâsa et d'autres villes du Maghreb et d'Andalousie. Cependant, malgré les persécutions, les juifs de Sijilmâsa poursuivent leurs activités commerciales. L'ouvrage polémique *Kitâb al-istibṣâr*, écrit en 1191 (587 de l'Hégire), critique encore les marchands juifs de Sijilmâsa en raison de leur richesse et de leur pouvoir.

Aux 12<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> siècles (6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> siècles de l'Hégire), la route commerciale qui arrive d'Afrique subsaharienne trouve de nouveaux débouchés en direction du nord. L'or et les plumes d'autruche sont alors écoulés vers l'Europe chrétienne, en passant par les îles Baléares, la Couronne d'Aragon et Gênes. Après sa conquête de Majorque (l'île principale des Baléares) en 1229, Jacques I<sup>er</sup> d'Aragon encourage les juifs à s'y installer et accorde même une lettre de sauf-conduit aux familles de Sijilmâsa les invitant à Majorque et en Catalogne. Le rôle des juifs majorquins et catalans dans ce commerce Sud-Nord et leurs liens avec Sijilmâsa sont bien attestés aux 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècles (8<sup>e</sup>-9<sup>e</sup> siècles de l'Hégire). La magnifique mappa mundi que le cartographe juif majorquin Abraham Cresques confectionna en 1375 pour le roi de France, Charles V, confirme des rapports entre l'île et la cité de la bordure marocaine du Sahara : Sijilmâsa y est figuré, sur le flanc sud de l'Atlas et entouré d'un cours d'eau, comme le point de départ des caravanes qui se rendent dans les villes du « Pays de l'or » : Tombouctou et la « ville de Mâli ».



Les réseaux commerciaux juifs supposaient une coopération étroite avec les réseaux commerciaux musulmans. Les uns et les autres n'avaient pas la même extension, les mêmes ressources, les mêmes débouchés. La solidité des réseaux juifs était basée sur des liens de famille. Les documents de la genizah nous parlent ainsi du mariage en 1037 (428 de l'Hégire) de Sahlān ben Abraham, chef de la congrégation des juifs « irakiens » de Fustāt, à la fille du juge de Sijilmâsa. Ou encore du rabbin de Sijilmâsa, Farah ben Dunash, qui s'installa à Jérusalem et épousa une femme locale. La communauté de Sijilmâsa est dotée d'un tribunal (*beit din*) et d'une école rabbinique (*beit midrash*) dirigés par des savants de grande envergure qui demeurent en contact épistolaire avec les *geonim* (singulier *gaon*), c'est-à-dire les dirigeants des grandes académies talmudiques en Iraq. Ainsi, au début du 11<sup>e</sup> siècle (5<sup>e</sup> siècle de l'Hégire), le *gaon* Sherira de Bagdad envoie un commentaire du Talmud au chef rabbinique de Kairouan, Jacob ben Nissim, et lui demande d'en préparer une copie et de la transmettre à « Joseph ben Amram et nos *haverim* (collègues talmudistes), les chers savants de Sijilmâsa ». Toujours au 11<sup>e</sup> siècle (5<sup>e</sup> siècle de l'Hégire), une famille de Sijilmâsa sera à la tête de l'académie talmudique de Jérusalem. La prospérité économique allait en effet de pair avec l'essor intellectuel. Déjà au 10<sup>e</sup> siècle (4<sup>e</sup> siècle de l'Hégire), Sijilmâsa attirait des talmudistes et écrivains, tel que Judah ibn Qurayish, dont la *Risāla* (« Lettre »), traité lexicographique en judéo-arabe, est une comparaison pionnière entre l'hébreu, l'araméen et l'arabe.





Sijilmâsa sur l'Atlas catalan (détail).

Cette carte sur parchemin du 14<sup>e</sup> siècle [fin du 8<sup>e</sup> siècle de l'Hégire] figure Sijilmâsa, sur le versant sud de l'Anti-Atlas et entourée d'eau. Sijilmâsa est la dernière étape avant la traversée du Sahara en direction du pays de l'or. Le roi représenté au bas de l'image est Mûsâ, sultan du Mâli. Source; Bibliothèque nationale de France.



# Historique des recherches archéologiques à Sijilmâsa







## Historique des recherches archéologiques à Sijilmâsa

*Elarbi Erbati et François-Xavier Fauvelle*

Les ruines de Sijilmâsa attirèrent l'attention des explorateurs et des voyageurs européens dès le 18<sup>e</sup> siècle [12<sup>e</sup> siècle de l'Hégire]. Mais il faut attendre le 19<sup>e</sup> siècle [13<sup>e</sup> siècle de l'Hégire] et l'arrivée des Européens en quête d'aventure après la colonisation de l'Algérie par la France pour retrouver un intérêt à la cité de Sijilmâsa disparue. Ce travail d'explorateurs et d'aventuriers se poursuivra dès le début du 20<sup>e</sup> siècle [14<sup>e</sup> siècle de l'Hégire], avec l'apparition des travaux scientifiques d'ethnologues, d'architectes et d'archéologues. Parmi ces explorateurs, Hyacinthe Dastugue établit la première cartographie complète du Tafilalet. Cette carte est riche d'informations au sujet du réseau hydrographique et du réseau routier. Elle renseigne, d'une part, sur la reconstruction de la casbah sous le règne de Moulay Ismail (né à Sijilmâsa vers 1645, mort à Meknès en 1727) [né à Sijilmâsa vers 1054 de l'Hégire, mort à Meknès en 1139 de l'Hégire] et, d'autre part, sur le site de Ben Zrek, un campement militaire de l'époque mérinide situé au nord de Sijilmâsa. D'autres voyageurs comme l'Allemand Jakob Schmidt sont unanimes au sujet de la richesse et la prospérité de l'oasis en cas de saison pluvieuse, grâce à l'eau de l'oued Ziz. Ce voyageur a également décrit les vestiges archéologiques de la cité : des murs en terre crue, un minaret de la mosquée, des vestiges de maisons étaient encore debout.




**Le secteur de la casbah saadienne et alaouite.**

La partie nord-est du site est occupé par de nombreux vestiges de murs encore en élévation.  
Cliché : François-Xavier Fauvelle, mission maroco-française.



Jean Margat, un géologue français qui réalisa, dans les années 1940 [dans les années 1360 de l'Hégire], l'étude hydrogéologique du Tafilalet, fit deux constatations importantes. D'une part, le site de la Sijilmâsa médiévale avait dû être installé sur une butte (une terrasse fossile de l'oued) entre l'oued Ziz et la séguia Shorfa, dominant la vallée. D'autre part, l'oued Ziz fut détourné par un canal artificiel en direction de l'oasis actuelle de Sijilmâsa, et cela sans doute dès l'époque de l'émirat des Banû Midrâr aux 8<sup>e</sup>-9<sup>e</sup> siècles [2<sup>e</sup>-3<sup>e</sup> siècles de l'Hégire]. Ce canal, qui porte toujours le nom d'« oued », était le principal fournisseur de l'eau destinée à l'alimentation de la ville et à l'irrigation de l'oasis, grâce aux barrages construits le long de son lit.

Parmi les chercheurs en archéologie qui s'intéressèrent aux vestiges de la ville de Sijilmâsa, signalons Henri Terrasse. Autour de ce qui sera désormais désigné comme la « zone archéologique » de Sijilmâsa, Terrasse mentionne les restes d'enceintes fortifiées en terre crue, des ruines de murs et de nombreux tessons d'une céramique à glaçure verte dont le sol est jonché. Dans le ksar de Rissani, il signale également une porte de maison comportant des éléments de décors architecturaux remontant à l'époque mérinide, aux 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> siècles [aux 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> siècles de l'Hégire] ! Quant à Djinn Jacques-Meunié, spécialiste du Maroc saharien, elle s'intéressa aux décors dans l'architecture du Tafilalet et de Sijilmâsa. À partir de l'étude des ksour actuels et de leurs décors en briques crues, elle fit un rapprochement entre le style du Tafilalet et celui de l'Afghanistan.



Les fouilles archéologiques sur le site de Sijilmâsa commencèrent en 1971 et 1972 sous la direction de Boris de Rachewiltz, un égyptologue italien. Il réalisa quelques sondages dans le secteur de la « zone archéologique » et des fouilles extensives au nord du site, où furent mises au jour des structures hydrauliques. Les résultats de cette campagne de fouilles sont intéressants. Ils révèlent un complexe hydraulique composé de séguias et de vases communicants ravitaillant en eau quatre petits bassins, une canalisation à ciel ouvert et un grand bassin de stockage d'eau. La mission maroco-française a repris la prospection archéologique dans ce secteur en 2015 et a retrouvé une partie de ces structures.

En 1974, Mohamed Ben Chemsî, inspecteur des Monuments historiques à Meknès, effectua des fouilles extensives dans la « zone archéologique » autour de la mosquée. Il mit au jour une maison à vestibule coudé qui donne sur une cour centrale, des pièces périphériques et une canalisation d'eau. De 1988 à 1996, une équipe maroco-américaine réalisa ensuite cinq campagnes de fouilles archéologiques. Une quarantaine de sondages fut réalisée sur l'ensemble de la « zone archéologique » et sur le secteur dit « artisanal ». Ces sondages ont permis de documenter deux phases archéologiques : une phase ancienne, caractérisée par des murs ou des fondations en pierre et des fragments d'enduit de sol, et une phase tardive caractérisée par des élévations de mur en terre crue. Dans ce phasage, les niveaux archéologiques médiévaux sont bien présents à une profondeur de 1 à 3 mètres sous le sol actuel. Ces niveaux sont caractérisés par un bâti et un mobilier céramique daté du 9<sup>e</sup> au 12<sup>e</sup> siècle [du 3<sup>e</sup> au 6<sup>e</sup> siècle de l'Hégire].





**Le secteur principal de fouille de la mission maroco-française.**

Dans ce secteur, plusieurs occupations médiévales ont été observées, entrecoupées de phases d'abandon.  
Cliché : Mission maroco-française, 2014.



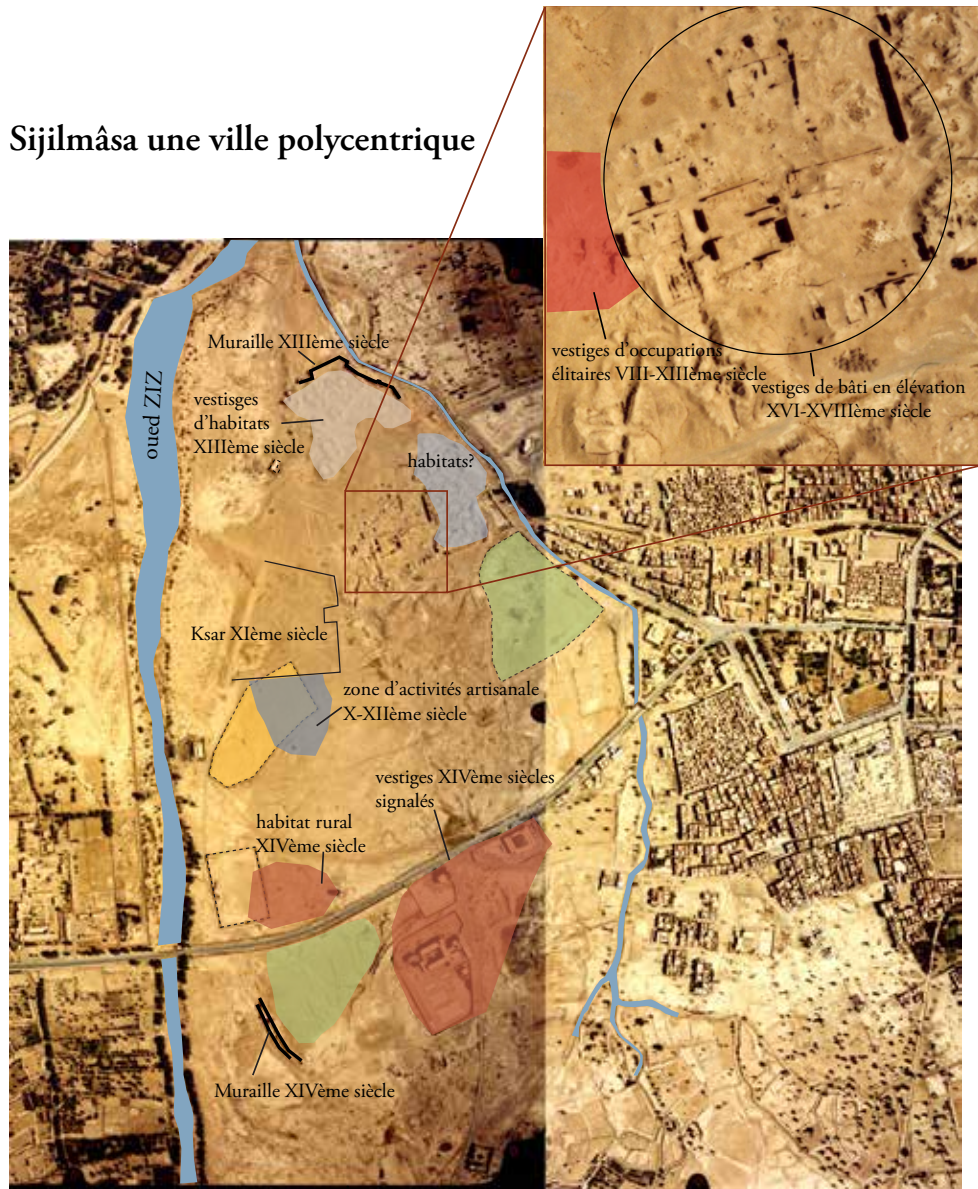
Depuis 2012, une équipe maroco-française dirigée par Elarbi Erbati (INSAP) et François-Xavier Fauvelle (CNRS) a repris des fouilles sur le site de Sijilmâsa. Les travaux de cette équipe ont permis de dégager un premier plan chronologique de répartition des vestiges archéologiques de Sijilmâsa montrant que le site présente plusieurs ensembles urbains distincts dans le temps et déconnectés dans l'espace.



Fouilles de Sijilmâsa.

Cliché : Mission maroco-française, 2014.

## Sijilmâsa une ville polycentrique



- cimetière juif
- cimetière musulman
- stade de football



Carte archéologique du site de Sijilmâsa.

Réalisation : Romain Mensan, mission maroco-française, 2018.





# Les murailles et les villes de Sijilmâsa





**Mur en pisé sur le site de Sijilmâsa.**

Comme tous les murs visibles sur le site, celui-ci est bâti en pisé [tabiya]. Les alignements de trous indiquent les emplacements des rondins de palmier qui servaient à tenir les planches latérales pendant la phase de construction. Le mur était ensuite revêtu d'un enduit. Cliché : Clémentine Gutron, mission maroco-française.



## Les murailles et les villes de Sijilmâsa

*Elarbi Erbati, François-Xavier Fauvelle, Romain Mensan*

Le visiteur qui se promène sur le site de Sijilmâsa ne peut pas manquer de remarquer de nombreux restes de murs qui subsistent dans plusieurs secteurs du site. Plusieurs de ces murs, par leur hauteur et leur épaisseur, sont des murailles. Tous ces vestiges sont bâtis en terre, selon la technique du pisé [tabiya], qui se rencontre dans l'architecture traditionnelle marocaine des régions méridionale du Maroc, de la vallée du Drâa à celle du Ziz. La technique du pisé a laissé sa marque sur ses murs : on repère en effet aisément, sur ces vestiges de murs, les lignes horizontales formées par les lits successifs de terre qui a été compactée entre des planches parallèles. On note aussi les trous régulièrement espacés le long de ces lignes horizontales, qui témoignent de l'emplacement des rondins de palmier qui ont été utilisés, lors de la construction, pour positionner les planches de bois. Dans de nombreux cas, les rondins de palmier sont d'ailleurs encore en place à l'intérieur des murs.

Ces murs en pisé sont sujets à une forte érosion. Les habitants des régions du Maroc où cette technique est encore utilisée aujourd'hui savent bien que les constructions en pisé imposent des restaurations constantes au cours du temps. Après une période d'un ou deux siècles, la dégradation chimique du matériau le rend friable et la construction ne peut plus être restaurée ; il faut alors rebâtir. Les habitants des ksour du Tafilalet ont ainsi, au cours des siècles, rebâti régulièrement leur habitat. Chaque ksar de l'oasis est ainsi entouré de ces ruines antérieures, comme les mues de la peau du serpent. Une fois abandonné, le pisé s'érode brutalement : de nombreux murs visibles sur le site sur des photographies datant d'il y a quelques décennies s'existent plus aujourd'hui, et chaque année des pans de murs s'effondrent et redeviennent poussière.





Ruines du ksar de Bahir, à l'ouest du site de Sijilmâsa.

Ce ksar, reconstruit à quelques centaines de mètres, a laissé dans le paysage plusieurs de ses « mues ».  
Cliché : Elarbi Erbati, mission maroco-française, 2012.

Comment savoir de quand datent ces murs ? C'est l'une des questions qui se posent aux archéologues qui travaillent sur le site. Les fouilles peuvent parfois permettre de retrouver des sols associés à ces murs et, sur ces sols, des vestiges appartenant à diverses époques du passé. C'est malheureusement compliqué à Sijilmâsa, car les sols anciens sont mal conservés du fait que les matériaux qui les recouvraient (des dalles de céramique) ont été récupérés. Mais heureusement, il est possible de dater, par la méthode du carbone 14, les rondins de palmier qui sont encore parfois fixés à l'intérieur des murs. C'est en employant cette méthode que l'équipe maroco-française qui travaille à Sijilmâsa a pu commencer à dater les différents vestiges de murs présents sur le site. Quatre secteurs sont particulièrement intéressants pour les archéologues, pour la connaissance du site et également dans une perspective de mise en valeur patrimoniale du site.

Trois de ces secteurs concernent des murailles. On observe tout d'abord, à l'ouest de la « zone archéologique », du côté de l'oued Ziz, une muraille partiellement recouverte d'une grande dune de sable qui s'est formée au cours des siècles. En raison de la pureté de ce sable apporté par le vent, il a commencé à être exploité, il y a plusieurs années, par les entreprises de Rissani qui fabrique du béton pour les constructions modernes. C'est cette exploitation du sable qui a révélé la muraille dissimulée dessous. Malheureusement, cette exploitation a aussi causé des dommages irréparables, détruisant une tour adossée à la muraille. En outre, l'exposition de cette muraille à l'air libre a réactivé le processus d'érosion qui avait été stoppé par son enfouissement, et l'on observe aujourd'hui des signes de grande fragilité de ce vestige. C'est d'autant plus préjudiciable que cette muraille est celle d'un ksar du 10<sup>e</sup> siècle.





### Muraille d'un ksar du 10<sup>e</sup> siècle

[4<sup>e</sup> siècle de l'Hégire], avec une tour pleine servant de contrefort. Cette muraille a été mise au jour par des engins de chantier des entreprises locales venues récolter du sable accumulé au-dessus du niveau supérieur du vestige.

On aperçoit contre le mur les traces du grattage par le godet mécanique.

Cliché : Elarbi Erbatî, mission maroco-française, 2012.



Aux deux extrémités de la « zone archéologique », au nord et au sud, se dressent deux murailles. Au nord, cette très épaisse muraille haute d'une dizaine de mètres délimite le site en bordure de la séguia Shorfa. Cette muraille, qui comporte encore plusieurs tours, a été datée des 12<sup>e</sup>-13<sup>e</sup> siècles [6<sup>e</sup>-7<sup>e</sup> siècles de l'Hégire], c'est-à-dire de l'époque almohade. Au sud, la muraille est constituée d'un double mur, daté du 14<sup>e</sup> siècle [8<sup>e</sup> siècle de l'Hégire], c'est-à-dire de l'époque mérinide. Ces murailles sont incomplètes ; elles dessinent simplement des arcs de cercles et il est pour l'instant impossible de reconnaître, sur le terrain, de quelle façon elles entouraient la ville. On pourrait suggérer que ces deux morceaux de muraille appartiennent à la même enceinte urbaine de la cité médiévale. Mais cela n'est pas prouvé. Au contraire, ces deux murailles présentent des différences dans leur apparence, et il est plus probable qu'elles délimitaient deux villes différentes, qui se sont succédé dans le temps ou qui ont pu être partiellement contemporaines. En comptant ces deux villes et le ksar du 10<sup>e</sup> siècle, cela fait trois ensembles urbains sur le site archéologique.



Muraille du 14<sup>e</sup> siècle, dans la partie sud du site.

Cette muraille datée de l'époque mérinide est constituée d'un double mur.  
Cliché : François-Xavier Fauvelle, mission maroco-française, 2014.



Tournons-nous à présent vers le quatrième secteur. C'est celui qui est souvent désigné comme la casbah, dans la partie nord-ouest de la « zone archéologique », la plus proche du centre de Rissani. On remarque plusieurs types de murs dans ce secteur : non seulement des segments de muraille, mais aussi des murs rectilignes de différentes hauteurs, épaisseurs et couleurs. Une étude approfondie des différents types de murs présents dans ce secteur était donc nécessaire. Elle a été réalisée par l'équipe maroco-française, qui a également effectué des datations afin d'attribuer ces types à différentes époques. Il en ressort que l'un des types est semblable à la muraille almohade au nord du site et date de la même époque. Un autre type de murs, notamment ceux de la madrasa, appartient à la période entre le milieu du 15<sup>e</sup> siècle et le milieu du 17<sup>e</sup> [entre le milieu du 9<sup>e</sup> et le milieu du 11<sup>e</sup> siècle de l'Hégire], ce qui place cet ensemble à l'époque saadienne. Enfin, les murs les plus récents, ou peut-être s'agit-il de simples réfections, datent du 18<sup>e</sup> siècle [12<sup>e</sup> siècle de l'Hégire]. Ces informations montrent que cette partie du site a fait l'objet de plusieurs occupations successives, qui à chaque fois ont probablement remployé ou restauré des structures antérieures.



**Le secteur de la mosquée et de la madrasa, d'époques saadienne et alaouite.**

Aquarelle : Christian Darles, mission maroco-française.





0 100m

### Relevés des types de pisé dans la zone de casbah.

Les types de pisé appartiennent à différentes époques et montrent que le secteur a fait l'objet de plusieurs occupations et de remplois de certains vestiges. DAO : Romain Mensan, mission maroco-française, 2018.

Ce qui ressort de cette étude, c'est que plusieurs villes ont existé successivement sur le site de Sijilmâsa. En d'autres termes, la « zone archéologique » de Sijilmâsa préserve plusieurs pôles urbains qui se sont succédé dans le temps, se sont déplacés et ont parfois coexisté. Ce sentiment est confirmé par les fouilles réalisées par l'équipe maroco-française, qui montre sans ambiguïté que, dans le secteur fouillé, plusieurs phases d'occupation sont intercalées de périodes d'abandon complet, durant lesquelles les ruines se sont trouvées à ciel ouvert, s'érodant sur place et accumulant du sable avant que le terrain ne redevienne propice à la reconstruction. Quoi de plus normal, puisque cette ville de pisé était soumise à un cycle de naissances, de morts et de renaissances imposé par le matériau de construction local ?









# L'hydraulique, un témoin de la ville-oasis



**Barrage d'Irara au sud de Sijilmâsa. .**

Le barrage situé près du ksar d'Irara fait aujourd'hui fonction de retenue lors des rares crues du Ziz, permettant d'irriguer les cultures (vue depuis l'aval).

Cliché : François-Xavier Fauvelle, mission maroco-française, 2011.



## L'hydraulique, un témoin de la ville-oasis

*Thomas Soubira*

La plaine du Tafilalet est occupée par une succession de palmeraies, installées dans les vallées des oueds Ziz et Ghéris venus du Haut Atlas. L'exploitation des eaux de ces oueds grâce à la mise en place de barrages de dérivation alimentant un réseau de canaux, a longtemps été l'usage privilégié par les populations filali. Celles-ci étant caractérisées par un habitat dispersé indépendant et communautaire (les ksour), la distribution de l'eau de surface a dû faire face à des défis techniques mais aussi juridiques découlant de l'existence des terroirs propres à chaque ksar et de l'alimentation en eau pour ses usages spécifiques. À ces défis se sont ajoutés, au cours du 20<sup>e</sup> siècle [14<sup>e</sup> siècle de l'Hégire], une dégradation des conditions environnementales au Tafilalet, qui se traduit par l'avancée des dunes et l'accélération de l'ensablement, une diminution de la pluviométrie annuelle et du régime des deux cours d'eau. Dès lors, le système de distribution des eaux de surface qui a prévalu depuis le Moyen Âge est devenu obsolète et inefficace, si bien que l'on peut qualifier aujourd'hui le Tafilalet d'« oasis sans eau »







**Aujourd'hui l'oued Ziz est le plus souvent à sec.**

Il ne se retrouve en eau qu'au moment de rares épisodes pluvieux.  
Cliché : Thomas Soubira, mission maroco-française, 2014.

Dans le même temps, les techniques traditionnelles d'élévation des eaux souterraines, telles que le système de poulies à traction animale (*aghrou*) où le va-et-vient de l'animal le long d'un plan incliné, ont été progressivement remplacées par le pompage mécanisé, moins cher et plus efficace, qui domine encore aujourd'hui le paysage agricole. Un autre système existe dans le Tafilalet : les galeries drainantes ou *khattara*. D'après l'état actuel de nos connaissances, elles n'ont été expérimentées au Tafilalet qu'après la fin du Moyen Âge. Aujourd'hui, ce système est lui aussi en voie d'abandon, conséquence d'une perte de savoir-faire et d'un manque de main-d'œuvre, même si la technique perdure encore dans les secteurs situés en bordure de la plaine. Ce procédé traditionnel, assurant à la fois les besoins domestiques et agricoles de la communauté, offre un débit variable et ininterrompu. Quant aux ksour, leur alimentation en eau est assurée depuis une trentaine d'années par l'installation de bornes-fontaines à l'entrée des villages.







**Puits d'aération jalonnant le tracé de la khattara du ksar de Haroun.**

La galerie souterraine débouche au centre du village pour un usage de l'eau à des fins domestiques, puis continue son parcours vers les jardins à irriguer.

Cliché : Thomas Soubira, mission maroco-française, 2014.





**Le débouché de la khattara alimentant le ksar de Haroun.**

Cliché : Thomas Soubira, mission maroco-française, 2013.





Vue générale du réservoir médiéval (secteur A4) en béton de chaux, partiellement dégagé par la fouille.

Cliché : Axel Daussy, mission maroco-française, 2015.

Dès le 11<sup>e</sup> siècle [5<sup>e</sup> siècle de l'Hégire], l'Andalou al-Bakrî parle de Sijilmâsa comme d'une ville bordée par les eaux. Cette image est encore celle du célèbre *Atlas Catalan* où l'on voit un cours d'eau se partageant en deux branches entourant la ville. Tous les auteurs arabes évoquent une agriculture florissante basée sur l'irrigation permise par les crues du Ziz. Cette agriculture a permis le développement d'un centre urbain dans le Tafilalet. On voit donc que la prospérité de la ville dépendait de celle de l'oasis environnante, et qu'il était de l'intérêt de la ville de s'employer à des travaux hydrauliques. En outre, les élites urbaines de Sijilmâsa, commerçants ou lettrés, réclamaient sans doute une disponibilité permanente de l'eau dans la ville, pour les usages domestiques, publics et rituels.

On n'est donc pas surpris de constater que l'archéologie nous livre de nombreuses structures hydrauliques. Nous n'en avons pas trouvé pour les niveaux les plus anciens de la ville, peut-être parce que nous n'avons encore que peu de vestiges de cette époque. Les premiers vestiges liés à l'eau sur le site appartiennent aux 10<sup>e</sup>-13<sup>e</sup> siècles [4<sup>e</sup>-7<sup>e</sup> siècles de l'Hégire]. Il s'agit notamment d'un réservoir quadrangulaire d'un peu plus d'une dizaine de mètres de long sur environ 9 m de large pour une profondeur d'1,50 m. Il est construit en chaux. Nous avons également observé une petite citerne circulaire qui était probablement remplie manuellement, ainsi que de latrines pour l'évacuation des eaux usées.





**Une fosse de latrines maçonnée et son dispositif d'écoulement .**

(secteur A7). Cliché Thomas Soubira, mission maroco-française, 2014.

Le 13<sup>e</sup> siècle [7<sup>e</sup> siècle de l'Hégire] semble être marqué par un changement dans la gestion des eaux usées. Tandis que, durant les siècles précédents, les habitants de la ville ont privilégié une évacuation directe dans des fosses, on observe alors la mise en place d'un système d'égout et de collecteurs. C'est probablement à cette période que le grand réservoir est partitionné pour constituer plusieurs réservoirs plus petits, connectés à des canalisations entrantes et sortantes composées de tubes emboîtés en céramique, solidement protégés dans un coffrage en blocs de pierre (du schiste) et en chaux. Cette évolution témoigne d'une reconsidération des conditions d'hygiène et d'un désir accentué d'urbanité.





**Une fosse de latrines maçonnée et son dispositif d'écoulement (secteur A7).**

Cliché : Thomas Soubira, mission maroco-française, 2014.



Toutes les structures hydrauliques que nous observons dans les fouilles à Sijilmâsa témoignent d'un système d'alimentation par gravité, avec écoulement depuis un point haut vers des points bas. Ce type de système implique donc un captage de l'eau en amont. Ce point de captage n'a pas encore été identifié par la recherche archéologique. Mais il faut se féliciter que les habitants de la Sijilmâsa médiévale aient produit un tel investissement technique dans l'hydraulique de leur ville. Car en fabriquant massivement des équipements robustes en pierre et en chaux, ils ont permis une bien meilleure conservation de ces vestiges que pour les sols en terre et les murs en pisé.







# Le Tafilalet, un paysage architectural





Évocation d'un vestige architectural dans son terroir oasien.

Aquarelle : Christian Darles, mission maroco-française.


## Le Tafilalet, un paysage architectural

*Christian Darles*

Aux portes du Sahara, le Tafilalet présente deux particularités historiques : une histoire ancienne liée au nom de Sijilmâsa, porte de l'Afrique subsaharienne au Moyen Âge, et une histoire plus récente de berceau de la dynastie alaouite du Maroc. Ces deux particularités expriment la tension entre le Maroc des villes du nord et le désert, et expliquent que l'oasis ait été un point de fixation pour des populations de sédentaires et de nomades de diverses provenances. C'est à ces apports et influences qu'est dû le dynamisme agricole qui a permis à cette région fertile, pendant des siècles, de garantir à ses nombreux habitants la production de denrées alimentaires. Le Tafilalet est aussi un paysage où l'urbanisme et l'architecture ont accompagné la gestion de l'eau et des sols avec ingéniosité.

Depuis le Moyen Âge, beaucoup de témoignages insistent sur la richesse architecturale de ce lieu de commerce. Al-Masûdi, au 10<sup>e</sup> siècle [4<sup>e</sup> siècle de l'Hégire], écrit que la ville possède une avenue d'un demi-jour de marche en longueur. Un siècle plus tard, al-Bakrî évoque Sijilmâsa comme une ville entourée de nombreux faubourgs. La cité possède de hautes maisons, de grands édifices et beaucoup de jardins. Au siècle suivant, al-Idrîsî insiste déjà sur le caractère polycentrique du site, un trait qui a été bien repéré par l'archéologie. Ibn Battûta, à l'époque mérinide, évoque la présence, pour chacun, d'un champ, d'un jardin et d'une maison. Au début du 16<sup>e</sup> siècle [début du 10<sup>e</sup> siècle de l'Hégire], alors qu'il découvre la ville médiévale de Sijilmâsa en ruines, Léon l'Africain décrit une oasis de près de 200 km qui s'étend le long du cours du Ziz, Des tribus berbères y habitent au moins « 350 châteaux, tant grands que petits, en dehors des villages ». Ces « châteaux » sont sans doute les ksour. Léon insiste sur la volonté des habitants de rester unis afin de garantir leur liberté. Cela laisse supposer que la société de l'oasis était périodiquement secouée par des conflits, soit internes entre tribus, soit contre des ennemis venus de l'extérieur. Ces conflits récurrents ont peut-être amené les habitants à se doter d'un système défensif sophistiqué, le ksar, modèle auquel ils apportèrent toutes les variations nécessaires à leur bien-être, à leur sécurité et à leur production.



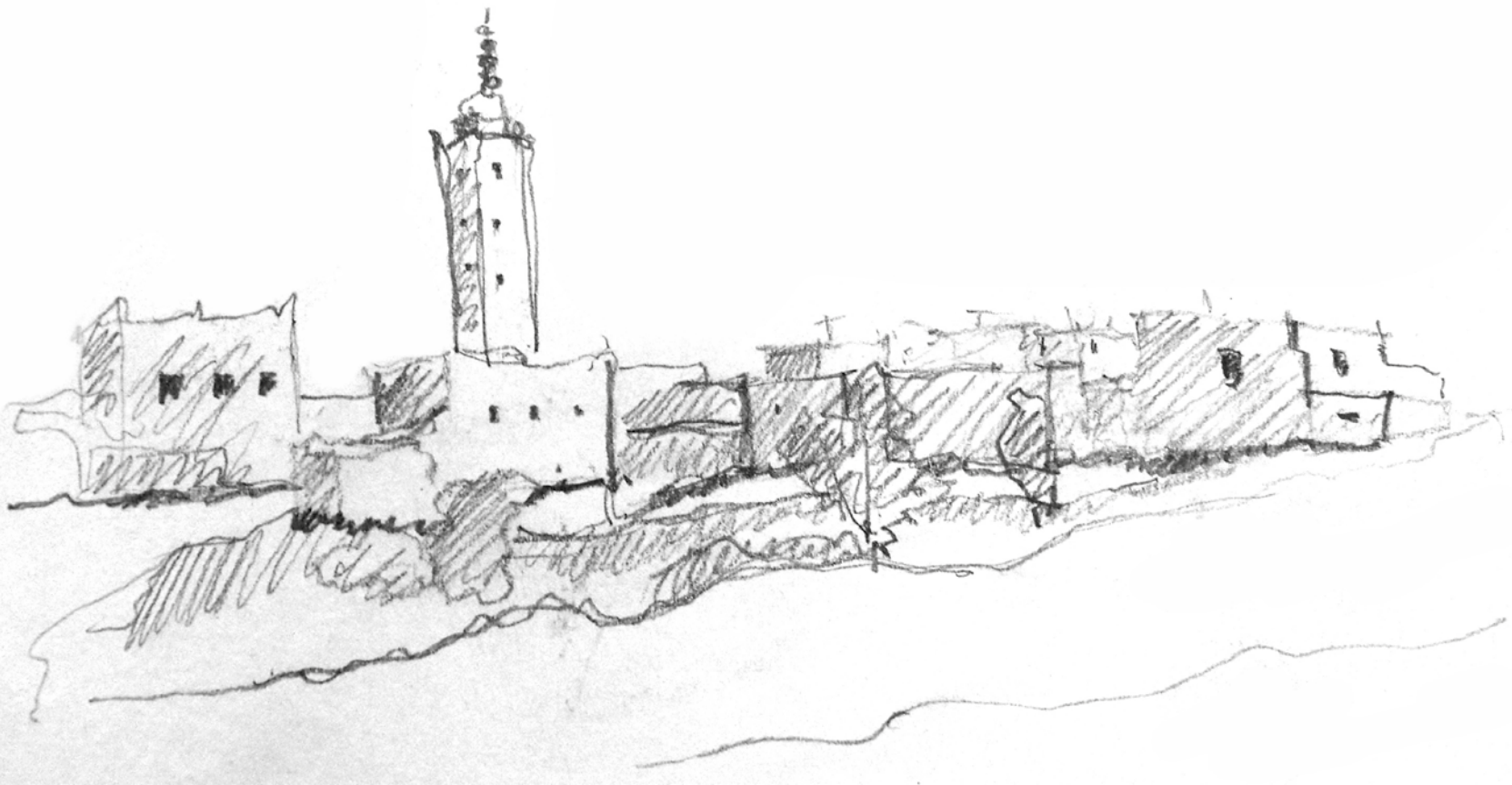


Le paysage d'aujourd'hui reflète encore cette stratégie. L'architecture des ksour est résolument défensive. Leurs fortifications sont des murailles bâties pour impressionner autant que pour se protéger. Un enclos fortifié rassemble les habitats, la mosquée, le tombeau du saint (soufi ou shérif) vénéré localement, parfois quelques ateliers artisanaux. Une seule porte monumentale ouvre sur une place intérieure de rassemblement et quelques espaces libres permettent aux récoltes de sécher. Tel est le modèle standard du ksar du Tafilalet, que représentent par exemple les ksour de Dar al-Beida et de Tabouassamt, l'un des plus anciens. Ces ensembles urbains, petits centres autonomes, sont édifiés avec des techniques de construction aujourd'hui bien connus : des parois en pisé au-dessus d'un faible soubassement de blocs de schiste afin d'éviter les remontées de sel. Il s'agit d'une architecture traditionnelle propre à cette région au sud de l'Atlas. Rien n'indique, contrairement à ce que suggèrent certains travaux d'époque coloniale, qu'il faille voir dans cette architecture des influences orientales venues d'Arabie du Sud ou d'Afghanistan.

Le statut de la propriété foncière comme celui de la propriété bâtie a beaucoup évolué au cours des siècles. Certains ksour se sont transformés en propriété privée. Certains sont devenus des ksour royaux, avec plusieurs enceintes, des palais prestigieux, des logements pour les soldats et les employés, des pièces réservées aux trésors. Les ksour d'Abbar, al-Faïda ou encore Ouled Abd al-Halim témoignent de ce type de regroupement urbain autour d'un palais royal. Ils étaient souvent destinés à éloigner des membres encombrants des familles régnantes. Ces ksour possèdent souvent plusieurs enclos successifs destinés au parage des troupeaux ou des caravanes. D'autres villages se sont centrés sur leur production artisanale, comme celui de Mohamed al-Daqaq, ou bien sur leur zawiya, comme à al-Mati, Sidi Bouzekri ou au ksar Asseghrine par exemple.



En raison du déplacement du ksar par suite de sa reconstruction, de nombreux saints locaux ne sont pas vénérés au sein du ksar mais à l'extérieur, dans des sanctuaires plus ou moins entretenus. C'est le cas de la qûbba d'Abd-el Kader al-Moumen sur les rives du Ghéris ou, plus près de Rissani, du monument dédié à al-Jilali, son frère. Le cas de Moulay Ali-Sharîf reste particulier dans la mesure où son rayonnement est beaucoup plus vaste.



**Ksar de Dar al-Beida.**

Crayon : Christian Darles, mission maroco-française.



**L'un des mausolées au lieu-dit Abd el-Kader al-Moumen, au bord du Ghéris, à l'ouest de Sijilmâsa.**  
Cliché : François-Xavier Fauvelle, mission maroco-française, 2011.

Aujourd'hui le Tafilalet est en paix. Dès lors, on ne consacre plus l'argent nécessaire à la bonne tenue des fortifications. La porte du ksar est pourtant préservée et conserve son usage de point de passage obligé. Un rempart qui n'a plus de fonction défensive ne perd cependant pas toutes ses fonctions sociales. Car il joue encore un rôle dans la culture et l'imaginaire des habitants, qu'il rassemble symboliquement. Il est aussi un rempart de prestige et de vanité. Les décorations de la porte sont ainsi périodiquement refaites et remises au goût du jour.

Les ksour sont périodiquement reconstruits et par conséquent se « déplacent » au sein de leur terroir. Mais alors que leurs ruines antérieures s'estompent inéluctablement dans le paysage, les portes restent parfois debout, comme un témoin de la permanence de la communauté qui habite les lieux depuis des siècles. Le ksar d'al-Mansouria, à quelques kilomètres au nord de Rissani, en est une belle illustration. Plusieurs portes appartenant aux avatars successifs de ce ksar peuvent ainsi encore être observées. Certains ont voulu voir dans l'une d'elle une porte de Sijilmâsa, mais l'étude architecturale montre qu'il n'en est rien. Ces portes appartiennent à des « mue » ancienne d'al-Mansouria, dont les autres vestiges (murailles et habitations) ont disparu, retournées à la poussière. Ces portes sont des vestiges archéologiques qui permettent de reconstituer cinq siècles d'histoire d'al-Mansouria. Comme pour Tabouassamt et Irara, le cas d'al-Mansouria montre que ces communautés existaient au temps de Sijilmâsa.





~~2/11~~ 15

Bob al. Mansour 1  
ch



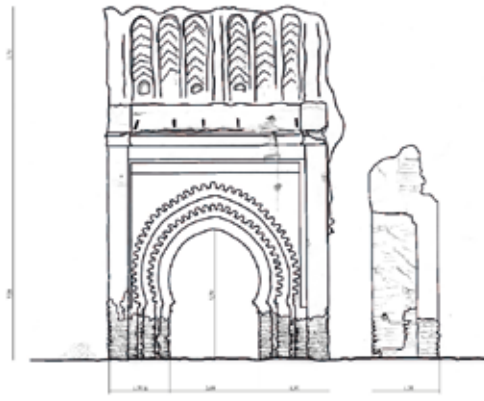
Aquarelle : Christian Darles, mission maroco-française.





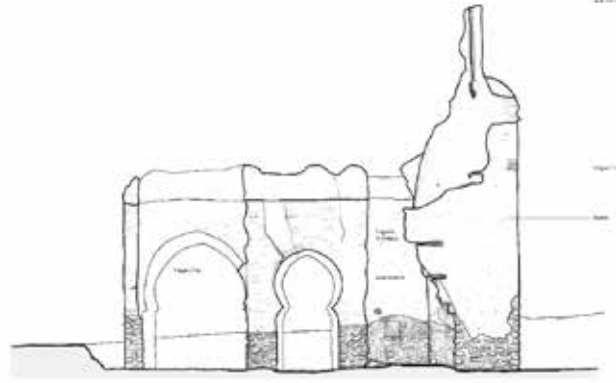
# Les mines d'argent : un paysage et un patrimoine miniers





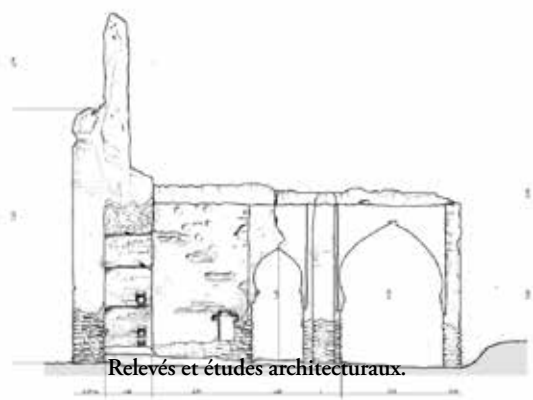
Bab al-Mansouria  
Elevation West  
21.05.2014

Blanc & Huet  
2013 & 2014



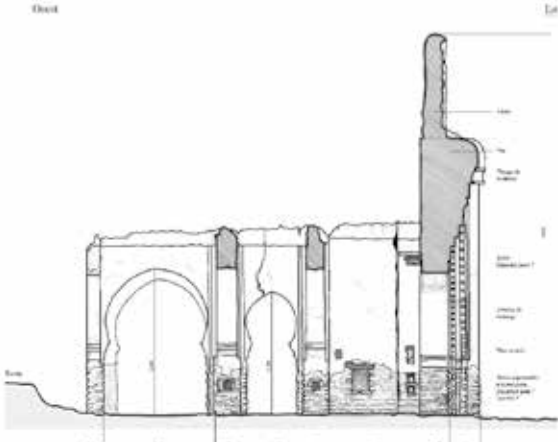
Bab al-Mansouria  
Elevation East  
21.05.2014

Blanc & Huet  
2013 & 2014



Bab al-Mansouria  
Elevation West-J  
22.05.2014

Blanc & Huet  
2013 & 2014



Bab al-Mansouria I  
Coupe longitudinale  
25.05.2014

Blanc & Huet  
2013 & 2014

Relevés et études architecturaux.

## Les mines d'argent : un paysage et un patrimoine miniers

*Mustapha Souhassou*

Les documents historiques montrent que, depuis des siècles, des métaux ont circulé sur le territoire du Maroc mais aussi en direction des régions de l'Afrique subsaharienne. Ils indiquent aussi que des mines métallifères étaient exploitées au Maroc. À lire les auteurs arabes (al-Bakrî, al Qazwîni, al-Yaqûbî), on a l'impression qu'aux 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> siècles [3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> siècle de l'Hégire] et jusqu'au milieu du 11<sup>e</sup> [milieu du 5<sup>e</sup> siècle de l'Hégire], avant l'arrivée des Almoravides, les mines jouaient un rôle considérable dans la vie économique du Maroc et étaient pour les princes des atouts importants. Al-Bakrî rapporte que de l'argent était extrait à Jbel Aouam dans le Maroc central, à Jbel Addana dans l'Anti-Atlas, dans le Tafilalet et dans le massif de Saghro, en particulier à Imiter, ainsi que dans le Haut Atlas occidental (à Tazraret), et que le cuivre était tiré de l'Anti-Atlas (région d'Igli) et du Maïdère. Ces sites de productions de l'argent étaient situés sur des grands axes de commerce. Ils sont à l'origine de villes, décrites comme des centres urbains riches et florissants. Ainsi, la mine de Jbel Addana est liée à la célèbre ville de Tamdout dans la région d'Akka. Jbel Aouam est liée à la citadelle d'Ighrem Aoussar dans le territoire des Aït Sgougou, et dans l'Anti-Atlas oriental les villes de Todgha et Sijilmâsa sont liées à la mine d'Imiter et à celles du Tafilalet.








**Mine d'argent d'Imiter : puits de mines anciens.**

Dans cette mine exploitée industriellement aujourd'hui, on observe des vestiges de travaux miniers anciens, comme ce chapelet de puits d'accès au filon.

Cliché : Moustapha Souhassou, mission maroco-française.

Sijilmâsa, du 8<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup> siècle [2<sup>e</sup>-9<sup>e</sup> siècles de l'Hégire], constituait un des maillons forts du commerce caravanier transsaharien, reliant la Méditerranée occidentale et le Sahel, d'une part, le Maghreb extrême et l'Orient, d'autre part. Elle fut la première porte et le principal entrepôt du commerce transsaharien le long de l'axe pourvoyeur d'or et d'esclaves en direction du nord, et de métaux (en particulier le cuivre) et d'étoffes en direction du sud. Cette activité fit de Sijilmâsa une cité riche et stratégique qui frappait sa propre monnaie d'or mais aussi de l'argent. Si l'or était connu pour provenir de l'Afrique de l'Ouest, l'origine de l'argent restait jusqu'à présent sans réponse. Or récemment, des déchets métallurgiques non ferreux (scories), datés du 10<sup>e</sup> siècle [4<sup>e</sup> siècle de l'Hégire], ont été découverts par l'équipe maroco-française qui conduit des fouilles sur le site de Sijilmâsa. Cette découverte permet de confirmer l'exploitation des mines marocaines, déjà connue par les textes, en particulier la mine d'argent d'Imiter et les mines de plomb argentifère du Tafilalet.





La cité caravanière de Sijilmâsa est située dans le Tafilalet, à l'extrémité nord-est de l'Anti-Atlas oriental. Cette région présente l'un des contextes géologiques et métallogéniques les plus favorables pour une industrie minière. En effet, l'environnement immédiat (dans un rayon de moins de 40 km) de Sijilmâsa renferme un réseau de filons kilométriques, exploités assez récemment pour le plomb et l'argent et actuellement pour la barytine. Au sud de Sijilmâsa, se trouvent deux grands gisements, cités dans les textes anciens arabes. Il s'agit en premier lieu, à 80 km, dans le massif de l'Ougnat, du gisement polymétallique (argent et or) de Bou Madine, qui présente des traces d'exploitation anciennes. En second lieu, on trouve, à moins de 200 km à l'ouest, dans le massif de Saghro, le gisement argentifère d'Imiter, dont les anciens travaux remonteraient à la période médiévale (d'après les sources écrites) et qui est connu pour renfermer de l'argent natif exploité dans des niveaux proches de la surface. Cette grande richesse de l'arrière-pays de Sijilmâsa en ressources minières peut avoir eu un fort impact sur l'économie locale, voire à une échelle beaucoup plus grande, durant la période médiévale.

À Imiter, on observe encore différents travaux miniers visibles aussi bien en surface qu'en profondeur. Il s'agit d'ouvertures qui suivent scrupuleusement le filon minéralisé dans un souci d'économie d'extraction de produits stériles. Par endroit, où les terrains sont friables, des piliers de 2 à 3 m ont été laissés pour soutenir les parements et préserver ainsi le gisement, surtout en aval où les anciens ont atteint des profondeurs de 70 à 80 m. À de telles profondeurs, les venues d'eau devraient être importantes, pouvant même condamner le gisement. Mais la présence d'une série de puits connectés à la base par une galerie (khettara), probablement utilisée pour l'évacuation de l'eau, montre que les anciens maîtrisaient cet ennemi de la mine. Autour de ces mines anciennes, on rencontre une variété d'outils (meule rotatives et dormantes, mortiers, ...) taillés dans des roches abrasives, qui ont servi à moudre le minerai. On observe aussi des cuves, localement appelées « marmites ».







**Mine de Bou Maiz : le filon des « Portugais ».**

Attribué par le folklore local aux Portugais, les travaux miniers anciens repérés dans ce massif datent de l'époque de la fondation de Sijilmâsa. Cliché : Moustapha Souhassou, mission maroco-française.



À moins de 40 km au sud et sud-est de de Sijilmâsa, l'environnement minier est riche d'une multitude de gisements de plomb argentifère (M'fis, Tadaout, El Atrous, Bou-Maiz) constitués de filons minéralisés. L'ensemble de ces sites, exploités récemment pour l'extraction du plomb et de la barytine, montre des vestiges d'exploitation ancienne. Malheureusement, la plupart de ces sites sont ré-exploités à l'époque moderne, ce qui détruit les travaux anciens. Mais le site de Bou-Maiz semble faire l'exception. Au lieu-dit « Travaux des Portugais », est perchée à 780 m d'altitude une exploitation minière préservée de la reprise moderne. Elle montre différents éléments, typiquement anciens, de la chaîne opératoire (exploitation de la mine, concassage et traitement du minerai) ainsi que des vestiges qui semblent correspondre à des habitations et des tombes. L'ancienneté de cette activité minière est confirmée par les datations au Carbone 14, qui correspondent aux 7<sup>e</sup>-8<sup>e</sup> siècles [1<sup>er</sup>-2<sup>e</sup> siècles de l'Hégire], c'est-à-dire au même moment que la fondation de la ville de Sijilmâsa. Parallèlement, un niveau ancien de Sijilmâsa, antérieur au 10<sup>e</sup> siècle [4<sup>e</sup> siècle de l'Hégire] a livré un sol de chaux contenant des scories d'argent. Or, les études géochimiques sur les isotopes du plomb, élément chimique qui permet de tracer l'origine des minerais, ont montré que ces déchets métallurgiques proviennent des mines de l'environnement immédiat de Sijilmâsa (M'fis, Tadaout, El Atrous, Bou-Maiz).

Célèbre pour être la « ville de l'or » par laquelle transitait l'or du *Bilâd al-Sûdân*, Sijilmâsa fut donc aussi une ville d'argent. Elle disposait d'un arrière-pays riche en gisements et ses habitants surent mettre à profit leurs connaissances et leur maîtrise du métal pour l'extraire dans la région et le valoriser sur place.





# Le monnayage de Sijilmâsa





(Fig .1) Dinar dit « al-Châkiriya » frappé à Sijilmâsa dans les années 940.  
Cliché : Mohamed El Hadri



## Le monnayage de Sijilmâsa

*Mohamed El Hadri*

Dans l'histoire monétaire de l'Occident musulman, l'atelier de Sijilmâsa est l'un des plus actifs durant les premiers siècles de l'Islam au Maroc. La situation stratégique de la ville de Sijilmâsa sur l'une des principales routes du commerce caravanier avec l'Afrique subsaharienne a sans doute favorisé une activité de frappe monétaire soutenue de son atelier sous presque toutes les dynasties qui se sont succédé au pouvoir au Maroc. L'implication active de la ville dans le commerce de l'or (par l'importation de l'or du *Bilâd al-Sûdân*) a fait de ce métal, à certaines époques, le principal métal transformé en monnaie dans son atelier.

Les premières émissions monétaires de Sijilmâsa sont en effet des dinars (monnaies d'or). Elles datent de l'époque de l'émirat des Banû Midrâr, fondateurs de la ville. Mais si les Banû Midrâr ont fondé la ville dès le milieu du 8<sup>e</sup> siècle [milieu du 2<sup>e</sup> siècle de l'Hégire], il ne nous est parvenu de cette dynastie que quelques dinars des débuts du 10<sup>e</sup> siècle [4<sup>e</sup> siècle de l'Hégire]. Certaines de ces monnaies reconnaissent le califat fatimide. D'autres portent le nom de leur fameux émir Muhammad ibn al-Fath, datant des années 940 [4<sup>e</sup> décennie du 4<sup>e</sup> siècle de l'Hégire] ; elles sont connues sous le nom d'al-Châkiriya, par référence au titre califal d'al-Châkir li-llâh porté par cet émir et gravé sur certains de ses dinars. Après la fin de l'émirat d'al-Châkir li-llâh, Sijilmâsa passera de nouveau sous l'autorité des Fatimides et continuera d'émettre des monnaies en leur nom.

Pour la période des Khazrûnides, qui ont mis fin en 978 [367 de l'Hégire] au règne des Midrarides à Sijilmâsa, nous connaissons d'abord une série de dinars et de dirhams émis à Sijilmâsa au nom des Omeyyades de Cordoue (Hishâm II et Sulaymân al-Musta'in). Puis, après la fin du califat omeyyade, nous connaissons une série de dirhams (monnaies d'argent) de l'émirat indépendant des Khazrûnides (notamment au nom de leur dernier émir Masûd ibn Wânudîn).



(Fig. .2) Dinar almoravide frappé à Sijilmâsa au nom de Yûsuf ibn Tashfin en 1091-1092 [484 de l'Hégire]. American Numismatic Society, New York.



Sous les Almoravides, Sijilmâsa est l'un des ateliers majeurs de frappe des monnaies d'or. Il est même le premier à émettre des monnaies au nom des Almoravides et apparemment le seul atelier actif pendant trois décennies sous leur premier émir Abû Bakr ibn Umar. Malgré la multiplicité des ateliers monétaires (que ce soit au Maroc ou en al-Andalus) à partir du règne de Yûsuf ibn Tashfin, Sijilmâsa conservera une activité de frappe régulière et soutenue jusqu'à la fin des Almoravides. Après l'arrivée des Almohades au pouvoir, on note, en revanche, une régression nette des émissions monétaires de Sijilmâsa. C'est surtout sous l'avant-dernier calife almohade (al-Murtada) qu'on remarque quelques frappes de dinars à Sijilmâsa.





(Fig. 3) Dinar méridine, frappé au nom du Sultan Abù 'Inân Fâris, sans date, Musée de l'Histoire et des Civilisations de Rabat

Avec l'installation des Mérinides au Maroc, l'atelier de Sijilmâsa redevient très actif et on y enregistre d'importantes émissions, notamment de dinars, comparables à celles de la période almoravide. Cette activité, particulièrement intense sous les règnes d'Abû l-Hasan et de son fils Abû 'Inân (Fig .3), ne s'arrêtera qu'avec la destruction et l'abandon de la ville vers la fin de la dynastie mérinide. Plus tard, sous les Saadiens, Sijilmâsa reprend son activité de frappe monétaire, mais avec un rythme très modeste par rapport aux périodes des grandes émissions des temps des Almoravides et des Mérinides.







# Ville morte, mémoires vives



**Cimetière musulman de Rissani, en bordure du site archéologique.**

Les cimetières contribuent à sacraliser le site et empêchent la destruction des vestiges présents dans le sous-sol.  
Cliché : Romain Mensan, mission maroco-française.

## Ville morte, mémoires vives

Clémentine Gutron

« Sijilmâsa a quasiment disparu  
On n'entend plus que des mots  
Il y a des formes qui s'enferment dans les sables »  
(James Sacré)

Sources d'inspiration pour le poète, les ruines sont d'abord une source de documentation pour l'archéologue. Il les étudie, les observe, les décrit, les fouille, les dessine, les photographie, les date, les interprète. Son objectif est d'étudier les ruines pour reconstituer une réalité passée, antérieure à la ruine. Et pourtant les ruines continuent à exister dans le paysage, à marquer le territoire et à avoir des significations pour ses habitants. C'est pourquoi il est important de s'intéresser également à la vie des ruines, depuis le passé jusqu'à aujourd'hui.

La première mention de Sijilmâsa en ruines date du début du 16<sup>e</sup> siècle [début du 10<sup>e</sup> siècle de l'Hégire] sous la plume de Léon l'Africain. Il évoque également l'existence de « châteaux », les ksour, entourant la cité médiévale alors en phase de disparition. Si le cœur de la zone archéologique actuelle a connu des phases de réoccupations entre le 16<sup>e</sup> et le 19<sup>e</sup> siècle [entre le 10<sup>e</sup> et le 13<sup>e</sup> siècle de l'Hégire], la ruine de la cité médiévale inaugure néanmoins une phase d'abandon de ce secteur de l'oasis. Dans la palmeraie du Tafilalet, l'emplacement de l'ancienne cité a en effet l'allure d'un petit désert (d'environ 3 km de longueur sur 1 km de largeur). Pourquoi cette « désertification » du secteur des ruines médiévales ? Témoigne-t-elle d'un respect de la population des ksour pour ces ruines vénérables ? Pourtant, aucune clôture ne délimite la zone, qui n'est pas surveillée, ni même d'ailleurs signalée aux visiteurs. Ce silence est-il le signe d'un oubli ? Le site de Sijilmâsa se présente en effet comme un *no man's land* dans lequel on peut observer à la fois des ensembles de ruines, des monticules d'ordures et d'immenses trous creusés pour prélever du sable qui sert à la construction de bâtiments modernes. Alors faut-il parler de désacralisation ?





Le site archéologique est employé comme décharge publique.

Cliché : Romain Mensan, mission maroco-française.



Respect et désacralisation, oubli et mémoire : les ruines de Sijilmâsa inspirent tout cela à la fois. La « zone archéologique » de Sijilmâsa apparaît en effet comme un « non-lieu » dans lequel se concentre tout ce qui est étranger à la vie et aux normes sociales, tout ce qui est de l'ordre de la mort, de la marge et de l'impur. On rencontre ainsi, sur le site, plusieurs cimetières musulmans et un cimetière juif. On y trouve également un abattoir. C'est parmi les ruines que les vagabonds peuvent trouver refuge. À proximité des ruines, on vient se livrer à des activités interdites. Les ruines de Sijilmâsa sont réputées être peuplées de ces êtres d'un univers parallèle que sont les *jnoun*. Pour les habitants des environs, le site est considéré comme hanté et leurs pratiques adaptées en conséquence : on évitera d'y passer la nuit, on ne touchera pas les vestiges de murailles, on déposera une petite pierre sur un amas déjà édifié (*Iroute*) en pénétrant dans la zone critique en invoquant la protection de Dieu.

Il est fréquent que des lieux supposés investis par des esprits le soient également par des saints, comme si les pouvoirs des uns appelaient la baraka des autres. C'est le cas à Sijilmâsa, dont le site est entouré de plusieurs mausolées. De façon remarquable, ces lieux sacrés, comme le sont aussi les cimetières, ont empêché les destructions depuis des siècles : personne ne vient détruire les vestiges ou remuer le sol aux alentours des morts, en particulier des plus





**Le mausolée d'al-Aqwas est fiché contre un vestige de la muraille du 14<sup>e</sup> siècle.**

La muraille ayant disparu ailleurs sur le site, on peut supposer que la présence du mausolée a contribué, du fait de la sacralité du lieu et de l'absence de déprédations, à préserver ce segment de muraille.

Cliché : Clémentine Gutron, mission maroco-française.



vénérés. On pourrait dire que les saints ont protégé certaines ruines et leur ont permis de durer jusqu'au présent. On l'observe en particulier à proximité du mausolée de Mohammed al-Aqwas, qui est accroché à un segment de muraille du 14<sup>e</sup> siècle. Or, cette muraille n'est justement préservée qu'à l'emplacement de ce mausolée. Partout ailleurs elle a disparu.

Dans le Tafilalet, Sijilmâsa est appelée *la-mdina l-'amra*, que l'on peut traduire par « la ville prospère ». Les habitants gardent un souvenir confus de la ville médiévale. Ceux qui connaissent des histoires dépeignent la cité comme ayant été « immense », « riche » et « puissante ». Mais on ne sait ni comment, ni quand, ni même par qui cette cité aurait été construite. L'absence d'un récit de fondation de Sijilmâsa contraste avec le foisonnement de récits visant à expliquer sa destruction. Au cœur de ces histoires, on retrouve un personnage célèbre associé à toutes les ruines du Maroc et celles de l'ouest algérien : as-sultane l-ak'hal, le Sultan Noir. Dieu aurait puni ce souverain arrogant et mauvais croyant en anéantissant son royaume. Dans les représentations locales, Sijilmâsa est donc une cité sacrilège. Pour les habitants actuels de Rissani et des ksour des environs, les anciens Sijilmassi ne sont pas considérés comme des ancêtres. Le sentiment d'appartenance de chacun plonge dans l'histoire de son ksar, non dans l'histoire de Sijilmâsa, perçue comme un repoussoir.

Glorieuse et sacrilège, telle est la mémoire de Sijilmâsa. Ce qui explique l'ambivalence des attitudes à son égard. Des attitudes contrastées qui font aussi partie du patrimoine du lieu.





# Sijilmâsa, un site en péril



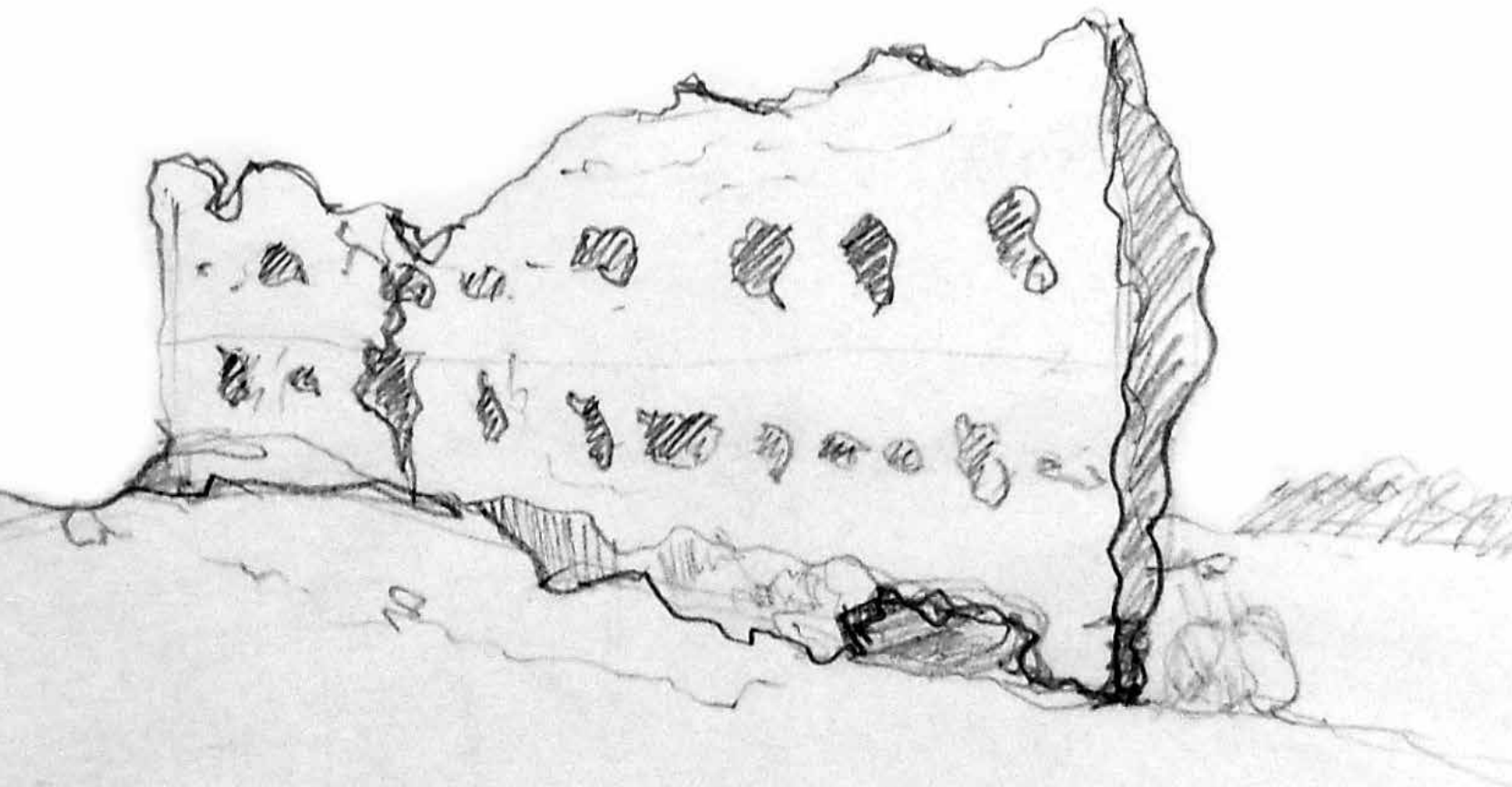


## Sijilmâsa, un site en péril

*Elarbi Erbati et François-Xavier Fauvelle*

Voilà un demi-siècle que des fouilles archéologiques ont régulièrement lieu à Sijilmâsa. Voilà dix ans que la mission maroco-française effectue chaque année des fouilles de plusieurs semaines. Depuis 2017, Sijilmâsa est classé sur la liste du patrimoine national marocain. Et pourtant, cette reconnaissance de l'importance de la ville de Sijilmâsa par les archéologues marocains et étrangers, ainsi que par les responsables marocains de la culture et du patrimoine, n'a pas encore fait naître dans les consciences le sentiment de l'intérêt et de l'urgence à protéger le site, à le faire mieux connaître des Marocains et des touristes étrangers, à le mettre en valeur.

Cette situation n'a pas de cause unique. On ne peut pas incriminer l'indifférence de la société filali, qui participe aux fouilles scientifiques et s'intéresse aux résultats (comme en témoigne le succès des journées portes ouvertes réalisées chaque année). On ne peut pas davantage pointer du doigt les déprédations commises volontairement ou non par les habitants ou les entreprises locales, qui ignorent le plus souvent la valeur historique du site. On ne peut pas accuser les responsables politiques à divers échelons, du national au local, souvent intéressés par le site mais pris dans les contradictions qu'impose la nécessité du développement économique. On ne peut pas non plus accuser les chercheurs, qui font de leur mieux pour faire connaître le site. Ni le public marocain ou étranger, curieux d'en savoir plus, mais frustré de ne rencontrer sur le site aucune information disponible.



Ruine de Sijlmâsa.

Croquis au crayon : Christian Darles, mission maroco-française.



Ou plutôt si, on peut incriminer tout cela à la fois. Cette responsabilité collective doit aujourd'hui inciter à prendre conscience d'une triple urgence. Une urgence archéologique : celle de protéger le site par un enclos et des gardiens, une législation, des mesures faisant appel à l'archéologie préventive, afin d'empêcher que des vestiges midrarides, fatimides, almoravides, almohades, mérinides, saadiens et alaouites continuent d'être détruits et de disparaître. Une urgence patrimoniale : celle d'accroître les moyens de la recherche pour documenter, pendant qu'il en est encore temps, les vestiges encore debout et ceux mis en lumière par les fouilles, pour les protéger des intempéries lorsque c'est possible et des dégradations humaines. Une urgence de mise en valeur, enfin : celle de former des guides locaux, de rendre accessible le site aux visiteurs marocains et étrangers qui désirent le connaître, d'inscrire le site de Sijilmâsa dans les parcours touristiques afin de contribuer au développement économique de Rissani, du Tafilalet et de la région. C'est une responsabilité collective. Car si Sijilmâsa nous vient du passé, elle appartient à demain. Toute son histoire, une histoire connectée entre le Maroc, l'Afrique du Nord et plus largement le monde musulman, l'Afrique subsaharienne et le monde méditerranéen, nous raconte que Sijilmâsa appartient à tous les horizons du monde.



# Références bibliographiques







## Références bibliographiques

- AL-IFRANI, *Nuzhat al-hādī bi-abbār mulūk al-qarn al-hādī*, (éd. Octave Houdas), Anger, 1888.
- AL-IFRANI (ELOUFRANI), *Nozhet-elhādī. Histoire de la dynastie saadienne au Maroc (1511-1670)*, (trad. Octave Houdas), Paris, Ernest Leroux éditeur, 1889.
- AOUCHAR, Amina, *Le voyage du sultan Moulay Hassan au Tafilalt (Juin-décembre 1893)*, Casablanca, Senso Unico, 2003.
- BECKER, D., *The Risala of Judah ibn Qurayish (en hébreu)*, Tel Aviv, Tel Aviv University, 1984.
- CUOQ, Joseph, *Recueil de sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle (Bilād al-Sūdān)*, Paris, CNRS éditions, 1975 [réédité en 1985 et enrichi d'un addendum].
- DARLES, Christian, MALET, Élodie, MATHIEU, Camille, NICOL, Anaïs, ERBATI, Elarbi, FAUVELLE, François-Xavier, « La porte Bab al-Mansouria, au nord de Rissani (Maroc) : description, comparaisons et proposition de séquence historique d'un vestige architectural », *Bulletin d'archéologie marocaine*, vol. 23, 2016, pp. 243-263.
- ER-BATI El Arbi, FAUVELLE François-Xavier, MENSAN, Romain, DAUSSY, Axel, SOUBIRA, Thomas, « Où est Sijilmâsa ? Proposition de typologie et de séquence des élévations, du 10<sup>e</sup> au 19<sup>e</sup> siècle », *Bulletin d'archéologie marocaine*, 23, 2016, pp. 221-241.
- DASTUGUE, Hyacinthe, « Quelques mots au sujet de Tafilet et de Sidjilmassa », *Bulletin de la Société de Géographie*, 13, 1867, pp. 337-380.
- EL AJLAOUI, El Moussaoui, « Maroc présaharien. Techniques d'exploitation minière et métallurgique dans les mines d'argent, de cuivre et de plomb », Alberto Canto García et Patrice Cressier (éds), *Minas y metalurgia en al-Andalus y Magreb occidental. Explotacion y poblamiento*, 37-56, Madrid, Casa de Velasquez, 2008.
- EL AJLAOUI, El Moussaoui, « La mine d'argent d'Imidar et la question de Todgha (VIII<sup>e</sup>-Xe siècle). Vers une hypothèse », *Hespéris-Tamuda* XXXII, 1994, pp. 11-33.
- EL KHIYARI, A., « Alimentation en eau potable de la vallée du Ziz et de la plaine du Tafilalet », *Hommes, Terre et Eaux*, 75, 1989, pp.161-168.
- FAUVELLE, François-Xavier, *Le Rhinocéros d'or. Histoires du Moyen Âge africain*, Paris, Alma, 2013.
- GASPARIÑO, S., « Las monedas africanas de al-Mansūr, ensayo de clasificación », *Manquso*, 2, 2016, pp. 15-38.

GOITEIN, S. D., *A Mediterranean Society: the Jewish Communities of the Arab World as Portrayed in the Documents of the Cairo Geniza*, 5 vol., University of California Press, Berkeley, Los Angeles et Londres, 1967-1988 (vol. 6, *Cumulative Indices, compiled by P. Sanders*, 1993).

GOLDBERG J., *Trade and Institutions in the Medieval Mediterranean. The Genizah Merchants and their Business World*, CUP, Cambridge, 2012, p. 41-42.

GUTRON, Clémentine, FAUVELLE, François-Xavier, « Comment naissent les ruines. Souvenirs de ville, désir d'archéologie à Sijilmâsa, Maroc », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, 110, 2018, pp. 32-54.

HAZARD, H., *The Numismatic History of Late Medieval North Africa*, New York, 1952.

HEDDOUCHI, Ch., *The Medieval Coins of Sijilmasa, Morocco: a History of the Mint and its Minting Techniques*, M.A. thesis, Middle Tennessee State University, Murfreesboro, 1998.

HOPKINS, John, LEVTZION, Nehemia, *Corpus of early Arabic sources for West African history*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981

HOUSSAYE-MICHIEZI, Ingrid « Le commerce des plumes d'autruche de l'Afrique subsaharienne aux marchés européens (fin XIVe- début XVe siècle) », dans N. Coquery, A. Bonnet (éd.), *Le commerce du luxe. Production, exposition et circulation des objets précieux du Moyen Âge à nos jours*, Mare & Martin, Paris, 2015, p. 19-26.

HOUSSAYE-MICHIEZI, Ingrid, *Datini, Majorque et le Maghreb (14<sup>e</sup>-15<sup>e</sup> siècles). Réseaux, espaces méditerranéens et stratégies marchandes*, Brill, Leyde, 2013 ;

HOUSSAYE-MICHIEZI, Ingrid, « Entre Majorque et l'Afrique : configuration de l'espace et réseaux juifs d'après des sources commerciales italiennes (fin XIVe-début XVe siècle) », *Revue des études juives*, 173/1-2 (2014), p. 139-174.

JACQUES-MEUNIE, Djinn, « Sur l'architecture de Tafilalet et de Sijilmâsa (Maroc saharien) », *Comptes-Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, 106, 1962, pp. 78-101.

KASSIS, H., *Coinage of an Enigmatic Caliph: the Midrarid Muhammad Ibn al-Fath of Sijilmasah*, *Al-Qantara*, 9, 1988, p. 489-494.

LAVOIX, H., *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque Nationale*, Vol. II : Espagne et Afrique, Paris, 1891.

LEON L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique*, éd. & trad. Alexis Épaulard, Paris, Maisonneuve, 1956.



LEVTZION Nehemia, « The Jews of Sijilmâsa and the Saharan trade », dans le recueil d'articles *Islam in West Africa : Religion, Society and Politics to 1800*, Routledge, 1994 (1e édition, dans M. Abitbol, *Communautés juives des marges sahariennes du Maghreb*, Jérusalem, 1982).

LEVTZION, Nehemia, « The twelfth-century anonymous *Kitâb al-istibâr*: a history of a text », *Journal of Semitic Studies* 24 (1979), p. 201-217.

LIGHTFOOT, Dale, MILLER, James, « Sijilmâsa: The Rise and Fall of a Walled Oasis in Medieval Morocco », *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 86, n°1, 1996, p. 78-101.

LIGHTFOOT, Dale, « Moroccan khattara: traditional irrigation and progressive desiccation », *Geoforum* 27 (2), 1996, pp. 261-273.

MARGAT, Jean, « Notes sur la morphologie du site de Sijilmâsa » *Hespéris*, 47, 1959, pp. 254-261.

MARGAT, Jean, « Données sur l'habitat au Tafilalet », *Notes Marocaines* 11-12, 1959, pp. 44 - 53.

MARGAT, Jean, *Mémoire explicatif de la carte hydrogéologique au 1/50 000e de la plaine du Tafilalet*. Rabat, Service Géologique du Maroc, 1962.

MENSAN, Romain, FAUVELLE, François-Xavier, ERBATI, Elarbi, BRUXELLES, Laurent, « Sijilmâsa : approche typo-technologique du bâti, processus de formation du site et gestion des matières premières », *Mélanges de la Casa de Velázquez, nouvelle série*, 47 (2), 2017, pp. 185-206.

MESSIER, Ronald, « The Almoravids: West African Gold and the Gold Currency of the Mediterranean Basin », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, XVII, 1, 1974, pp. 31-47.


MESSIER, Ronald, « Quantitative Analysis of Almoravid Dinars », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, XXIII (1-2), 1980, pp. 102-118.

MESSIER, Ronald, « Five seasons of archaeological inquiry by a joint Moroccan-American mission », *Archéologie islamique*, 7, 1997, pp. 61-92

MESSIER, Ronald, MILLER, James, *The Last Civilized Place: Sijilmâsa and Its Saharan Destiny*. Austin: University of Texas Press, 2015.

MILES, G.C., *The Coinage of the Umayyads of Spain*, New York, 1950.

RACHEWILTZ, Boris de, « (1972), « Missione etno-archeologica nel Sahara maghrebino », *Africa* (Rome), 27, 1972, pp. 519-568.



ROSENBERGER, Bernard, « Activités humaines et milieu naturel au Maroc (approche historique) », *Hespéris-Tamuda* LII (1), 2017, pp. 143-162.

ROSENBERGER, Bernard, « Les vieilles exploitations minières et les anciens centres métallurgiques du Maroc », *Revue de Géographie du Maroc*, 18, 1970, pp. 66-67.

SACRÉ, James, *Le désir échappe à mon poème*, Paris, Al Manar, 2009.

SOUBIRA, Thomas, *Hydraulique urbaine, hydraulique oasisienne : archéologie d'une ville médiévale des marges sahariennes du Maroc. Hydrohistoire de Sidjilmāsa et de la plaine du Tāfilālt*. Thèse de doctorat en Histoire, Université Toulouse-Jean Jaurès, 2018.

SOUBIRA, Thomas, FAUVELLE, François-Xavier, ERBATI, Elarbi, MENSAN, Romain, "Sijilmāsa (Morocco): The urbanism of a medieval Islamic site as seen through its hydraulic system (8<sup>th</sup>-13<sup>th</sup> centuries AD)", *Nyame Akuma* 84, 2015, pp. 3-12.

TERRASSE, Henri, « Note sur les ruines de Sijilmāsa », *Revue africaine*, 368-369, 1936, pp. 581-589.

WASSERSTEIN, D., « Problems in Midrarid coinage », *Al-Qantara*, 1, 1992, pp. 25-45.

WEINBERGER L.J., *Twilight of a Golden Age: Selected Poems of Abraham ibn Ezra*, Tuscaloosa, the University of Alabama Press, 1997.







# Les auteurs







## Les auteurs

**Elarbi Erbat** est professeur de l'enseignement supérieur (PES) à l'Institut National des Sciences de l'Antiquité et du patrimoine (INSAP) à Rabat (Maroc), où il assume enseignement, formation et recherche. Expert-consultant dans le domaine de l'archéologie, de l'histoire et de l'art islamiques, coordinateur de plusieurs programmes euro-méditerranéens, directeur de plusieurs programmes de fouilles archéologiques, il codirige la mission maroco-française à Sijilmâsa.

**François-Xavier Fauvelle** est historien et archéologue de l'Afrique ancienne. Directeur de recherche au CNRS à Toulouse (France), il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages, dont *Le Rhinocéros d'or : Histoires du Moyen Âge africain* (Paris, Alma, 2013 ; Gallimard, « Folio histoire », 2015). Il codirige la mission maroco-française à Sijilmâsa.


**Hadrien Collet** est docteur en histoire, spécialiste de l'Afrique de l'Ouest au Moyen Âge. Sa thèse portait sur le sultanat du Mali aux 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècles. Il s'intéresse également à la manière dont les sociétés du Sahara méridional et des régions de la savane ont écrit et pensé leur histoire avant le 19<sup>e</sup> siècle. Son travail porte sur les sources arabes historiques et juridiques.

**Christian Darles** est architecte DPLG, docteur habilité en Sciences de l'antiquité à l'université de Toulouse Jean-Jaurès, et professeur émérite à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Toulouse. Il est membre des missions françaises de Shabwa (Yémen), d'al-Kharj-Yamâma et d'al-Bad' (Arabie Saoudite). Il est également membre de la mission maroco-française à Sijilmâsa.

**Mohamed El Hadri** est professeur habilité d'histoire et archéologie à l'université Ibn Zohr à Agadir (Maroc). Docteur en histoire et archéologie, ses centres d'intérêt scientifiques sont la numismatique marocaine, l'histoire monétaire de l'Occident musulman, l'histoire et l'archéologie médiévales.

Clémentine Gutron est chercheuse au Centre Alexandre Koyré. Historienne, elle dirige un programme ANR sur l'histoire des savoirs archéologiques et des pratiques patrimoniales au Maghreb. Elle est membre de la mission maroco-française à Sijilmâsa.

**Romain Mensan** est chercheur indépendant en géoarchéologie. Il travaille avec de nombreuses équipes archéologiques en France et en Afrique. Expert en stratigraphie, il est membre de la mission maroco-française à Sijilmâsa.



**Judith Olszowy-Schlanger** est directeur d'études en Manuscrits hébreux et judéo-arabes médiévaux à l'École Pratique des Hautes Études, PSL, responsable de la section hébraïque de l'IRHT-CNRS et membre correspondant de la British Academy. Ses thèmes de recherche incluent la paléographie, la codicologie et l'histoire du livre en caractères hébraïques, l'histoire du judaïsme et des contacts entre les juifs et les majorités non-juives.

**Thomas Soubira** est archéologue. Il a soutenu en 2018 sa thèse de doctorat sur la gestion de l'eau à Sijilmâsa, croisant les observations archéologiques sur les structures hydrauliques découvertes à la fouille et les sources historiques. Il est membre de la mission archéologique maroco-française à Sijilmâsa depuis 2013 en tant que responsable de secteur.

**Mustapha Souhassou** est professeur de géologie à la Faculté Polydisciplinaire de Taroudant, Université Ibn Zohr (Maroc). Ancien géologue minier et chef de service géologue de la mine de Bou-Azzer, CTT-MANAGEM, il est membre du comité scientifique du musée de la mine et de la géologie de Ouarzazate. Il est également membre de la mission maroco-française à Sijilmâsa.

